

Gens de Gennevilliers III, II, I

Jean-Pierre Thibaudat

Gens de Gennevilliers III, II, I

Jean-Pierre Thibaudat

T2G *Théâtre de Gennevilliers. Direction : Pascal Rambert
Centre Dramatique National de Création Contemporaine.
41 avenue des Grésillons, 92230 Gennevilliers. Métro Gabriel Péri [13]
www.theatre2gennevilliers.com. Réservations : + 33 [0]1 41 32 26 26.*

Journaliste, écrivain, Jean-Pierre Thibaudat a longtemps travaillé au quotidien Libération, il est conseiller artistique pour le festival Passages à Metz et tient un blog sur Rue89, «Théâtre et balagan»

*Ce sont des visages. J'avais dit comme des Polaroids.
Jean-Pierre Thibaudat a rajouté la profondeur
de champs. L'origine et l'arrivée. Le départ.
Car le territoire n'a de valeur que si on le quitte.
Et que autres – quittant le leur – y arrivent. Allers.
Retours. Abscisses et ordonnées se rencontrant ici.
Dans les murs transparents du théâtre.
Pascal Rambert*

*Carnet et stylo en mains, Jean-Pierre Thibaudat est allé pour la troisième saison, par les rues de Gennevilliers et des environs. À la rencontre des gens.
Tout est parti d'un spectacle de Pascal Rambert où apparaissaient des habitants de Gennevilliers.
Les uns dansaient, les autres jouaient d'un instrument de musique. Alors a surgi l'envie de raconter les «Gens de Gennevilliers» Que les personnes soient là depuis des lustres ou viennent de s'installer.
En 2008, «Gens de Gennevilliers I» partait du théâtre, ceux qui avaient transformé l'édifice, ceux qui travaillent à l'accueil, en coulisses. Puis, sortant du théâtre, on avait rayonné dans la ville à la rencontre de ceux qui, de près ou de loin, s'occupent d'art, œuvrent au dialogue.
En 2009, «Gens de Gennevilliers II» brossait le portrait d'anonymes qui, une fois ou mille fois, avaient franchi la porte du théâtre.
En 2010, un nouvel épisode rassemble des êtres venus d'ailleurs dont le destin a croisé Gennevilliers.
Cela s'est fait au gré du hasard, des opportunités, en liaison avec le service relations publiques du théâtre.
Ce n'est évidemment pas représentatif de la population de la ville ni de celle du public du T2G.
Réunis dans ce tiré à part, «Gens de Gennevilliers III, II, I» est offert à la librairie du théâtre ou à lire sur www.theatre2gennevilliers.com*

Gens de Gennevilliers III

Abdou, Sénégal

Toute sa jeunesse, Abdou l'a passée à Matam, une ville de moins de vingt mille habitants au nord du Sénégal, vieille de cinq siècles. Dans cette région où le fleuve Sénégal tient lieu de frontière avec la Mauritanie. Il aurait pu devenir pêcheur comme son père et ramener des capitaines de beaux gabarits pêchés dans l'eau douce du fleuve qui donne à ce roi des poissons une chair si délicate.

Mais très tôt Abdou a eu la vocation. Celle d'enseigner.

On parlait poular (la langue des Peuls) à la maison, il avait appris le français dès l'âge de six ans comme tous les petits Sénégalais.

Quand, boursier de la République de son pays, après quatre ans d'études, il est sorti de l'école normale d'instituteurs de Saint Louis, à près de sept cent kilomètres de sa ville natale, Abdou a eu hâte d'enseigner. Il s'y est adonné avec passion, dix sept ans durant, longtemps à Odobere puis dans sa ville natale. « C'est un métier que j'adore car c'est un métier noble que de transmettre les connaissances, enseigner c'est une joie immense ». Abdou a deux frères, l'un enseigne dans une école coranique, l'autre est maçon.

Il a aussi deux sœurs, mariées et femmes au foyer.

Tout aurait pu continuer ainsi. Tout allait pour le mieux. « Ma vie était agréable ». Il s'était fait construire une maison et, à la « navetane » (la saison des pluies qui suit la fermeture des écoles), Abdou s'adonnait à son autre passion : le football. C'était un N°8 « comme Ribéry ». De retour à Matam, il était devenu l'entraîneur de l'équipe du quartier Kawral (unité en poular), une petite équipe « comparable à celle de Gennevilliers ».

Tout a basculé lorsqu'il est arrivé en France en 2003 avec un visa de tourisme. Et qu'il a voulu rester pour s'inscrire en sciences de l'éducation à Paris 8 afin de parfaire son niveau et d'accéder au Sénégal à de meilleurs postes. La faculté ayant validé ses diplômes sénégalais voulait bien l'accueillir, il ne lui manquait que la carte de séjour. Abdou pensait que cela ne lui prendrait qu'une poignée de mois, cela fait sept ans que cela dure.

Il a écrit à des ministres comme Brice Hortefeux, Luc Chatel, Eric Besson, à des secrétaires d'état comme Rama Yade et même au président de la république. « Tous m'ont dit d'aller à la préfecture ». Au près du ministre de l'éducation nationale, Abdou a manifesté son désir d'aider les enfants d'immigrés et les immigrés adultes en grande difficulté face à la langue française « car la langue, c'est nécessaire pour bien s'intégrer, c'est un grand vecteur de la communication ». On a « considéré » sa demande, mais c'est resté sans suite. Et en janvier 2010, il a appris que son dossier à la préfecture

avait été rejeté. Il a aussitôt déposé une nouvelle requête. En attendant de parfaire ses études et d'enseigner légalement le français à des primo arrivants, Abdou vit dans un foyer à Gennevilliers. « J'attends. Difficilement. Mais j'attends. » Son cas frise l'absurdité. Voici un homme qui parle parfaitement le français, qui n'a de cesse de l'apprendre aux autres et on le laisse croupir dans le fossé. « Je fais des petits boulots, à droite, à gauche, ce n'est pas dégradant mais ce n'est pas à la hauteur de mes compétences. Je pourrais rentrer au Sénégal mais cela serait baisser les bras. Sept ans que je suis là. Sept ans de gâchis. Je prends cela avec philosophie. C'est mon destin. Je l'accepte. La seule chose à laquelle je me refuse, c'est de sombrer. Il n'y a pas de descente sans montée. Je suis au fond. J'ai espoir qu'un jour il fera jour pour moi. » En attendant, Abdou aime relire son œuvre préférée : « Le Cid » de Corneille. Cette histoire de dualité « entre le cœur et la raison ». Où le héros se pose la question : « Est-ce qu'il faut suivre sa flamme ou sauver sa famille ? ». Au Sénégal, Abdou était un modeste fonctionnaire, en France il a connu « le désespoir du lendemain », la « froideur », « l'indifférence ». À l'espace des Grésillons, il lui arrive de prendre la parole lors des conseils de quartiers. Il aime parler de « la vie citoyenne ». C'est un sujet qu'il connaît bien.

Amir, Pakistan

Amir est tout de noir vêtu comme les serveurs du « Spicy village », mais c'est lui le jeune patron de ce « restaurant indien » récemment ouvert, avenue des Grésillons, à Gennevilliers. Il y a longtemps, son père, fuyant la misère, a quitté le village familial près de la ville de Gujrat, dans la province du Penjab, au Pakistan. Un long périple l'a amené à vivre dans différents pays d'orient et d'Europe avant d'arriver en France et d'y exercer le métier de peintre en bâtiment. Amir, le troisième des neuf enfants, est né en France à Belleville. Il est le seul à être dans la restauration. En 1981 son père avait déjà ouvert un restaurant à Paris, rue du Faubourg Saint-Antoine. « Pour des raisons religieuses, il a préféré le fermer car il ne voulait plus servir d'alcool ». Depuis, son rêve était d'ouvrir un autre restaurant ailleurs, Amir l'a réalisé à Gennevilliers, une ville où « est forte la communauté musulmane qui ne boit pas d'alcool » et où « la zone industrielle est appelée à se développer ». À peine ouvert, le restaurant marche plutôt bien, même sans alcool. « Je me ravitaile auprès de grossistes qui font venir leurs produits d'Angleterre, mais la viande je l'achète au bout de la rue ». Quant aux jolies chaises ouvragées qui ornent les tables, il les a achetées en Inde par Internet. Amir s'exprime dans un français parfait, ses deux

enfants apprennent le français à l'école, mais à la maison on parle urdu. « Un mélange de sanscrit, de farsi (le persan) et d'arabe » dit-il. La famille retourne au village familial (3000 habitants) pour les mariages (qui durent une à deux semaines) et les décès. Partie pauvre, elle est désormais « privilégiée », possède des maisons en dur. Amir s'est marié là bas avec une jeune femme venue du Cachemire. « Un mariage arrangé. C'est une concession, une promesse faite à ma mère avant sa mort. Je ne me plains pas. Le hasard a bien fait les choses. » Avant le jour du mariage, Amir n'avait jamais rencontré sa future épouse. « Au Cachemire elle portait le voile, ici non. C'est son choix. Il faut comprendre. Là-bas, il n'y a pas une liberté sexuelle comme ici. L'abstinence avant le mariage est de règle, alors voir une femme à peine dénudée c'est trop dur, c'est pourquoi les femmes se voilent ». Amir fréquente peu les mosquées, juste pour les prières. Il aime beaucoup la musique qawwali, adore les textes des poètes soufi que chantent Nusrat Fateh Ali Khan et les autres, « des textes religieux qui prônent l'effacement de soi-même, l'humilité ». Une discipline qu'il met en pratique : dans son restaurant, personne ne saurait distinguer le patron de ses employés pakistanais.

Chérif, Egypte

On le croise le matin, il a l'air soucieux, toujours soucieux, mais il vient vers vous, chaleureux, toujours chaleureux, « Bonjour monsieur Jean-Pierre ». Chérif vit et travaille à deux pas du T2G, sur le trottoir d'en face. Ce sont les hasards de la vie et des rencontres qui l'ont conduit à travailler dans les cuisines d'un restaurant. Il ne s'en plaint pas. Il y a trop de douceur en lui pour ça. Il aurait pu être tailleur comme son père, à Mahallah, cette ville du delta du Nil qui ne jurait que par le coton. Mais son père a dû se reconverter dans les pièces détachées pour automobiles avant de finir taxi. Chérif voulait être avocat. On l'a orienté pour qu'il devienne assistant social. « Je ne me voyais pas aller dans les hôpitaux, les prisons, j'ai préféré partir ». Il veut un visa pour l'Italie (il connaît un égyptien qui travaille dans les spaghettis), le consulat est fermé, on lui dit d'aller en France ramasser du raisin. Un ami lui donne une adresse du côté de Saint-Lazare. C'était en 1983. La vie de Chérif n'est pas un long fleuve prévisible. En France, il commence par faire des chantiers, « J'ai toujours aimé la maçonnerie », mais il travaille aussi dans la restauration. Un compatriote égyptien qui reçoit du beau monde à sa table, l'exploite, lui gueule dessus, Chérif préfère dire qu'il avait « un caractère fort ». De place en place, il se retrouve dans la cuisine d'un restaurant de Saint-Lazare à faire les crudités. C'est là que sa route

croise celle de « monsieur Dominique ». « Il était très respectueux, on a sympathisé. » Quelques années plus tard, « monsieur Dominique » prend la direction du restaurant le Nord Mayenne, avenue des Grésillons, coté Asnières. Il se souvient de Chérif, l'appelle, l'embauche. Fini le bâtiment et les mains gelées en hiver sur les échafaudages.

« Je fais l'ouverture le matin à 7h, je travaille jusqu'à 16h, les jours de marché je tiens le bar jusqu'à midi, le soir je suis libre ». Il n'a qu'à traverser la rue pour entrer au théâtre. « Les Shakespeare tout ça, je suis perdu là-dedans. J'aime bien quand cela sort de la vie quotidienne, mais il faut des vraies histoires. Parfois après un spectacle, je me sens comme dans une machine à laver ».

Le dimanche, jour de congé, Chérif aime aussi aller chez son frère manger des boulettes de viande préparées par l'épouse égyptienne. Chérif, lui, est resté célibataire. Quand il ne sort pas, dans sa chambre derrière le restaurant, il écoute Radio Orient où l'on passe beaucoup de chansons égyptiennes.

Longtemps il a vécu caché, sans papiers. Aujourd'hui il en est à sa cinquième carte de séjour. Il n'est jamais retourné en Egypte, même pour la mort de ses parents dont la nouvelle lui est parvenue alors qu'ils étaient déjà enterrés. Mais son passeport est toujours égyptien. Il s'est tout de même décidé à demander la nationalité française, sait qu'il l'obtiendra. « Il faut cinq ans de vie correcte, je les ai. Je me sens toujours égyptien mais j'ai la mentalité française. Cela me fera bizarre d'avoir un passeport français ». Au marché de Gennevilliers il aime parler égyptien avec les commerçants arabes. Plus tard, la vieillesse venant, il se dit qu'il retournera peut-être vivre là bas, à Mahallah.

Chérifâ, Liban

Il est tortueux et douloureux le chemin qui mène Chérifâ depuis son Liban natal jusqu'à la maison de la solidarité de Gennevilliers où trône en bonne place un portrait de l'abbé Pierre. Chérifâ est née à Gournieh, grande ville libanaise, il y a 44 ans. Très tôt la mort et la guerre vont abîmer sa vie. La mort du père d'abord si bien que la mère élève seule ses six enfants. Chérifâ se marie à 19 ans, une semaine plus tard son mari est tué dans une de ces guerres qui déchirent le pays. Elle travaille alors dans une entreprise de marketing. La guerre revient, l'entreprise ferme.

Elle tombe amoureuse d'un musulman. Sa mère, chrétienne, comme toute la famille, la jette dehors. « Ma mère ne m'aime pas et mon frère m'a dit qu'il me tuerait ». Un prêtre essaie de renouer les fils, en vain. À Beyrouth, Chérifâ vit en gardant des enfants. « C'est un métier ». Une famille d'Arabie Saoudite dont elle garde les enfants, lui propose de l'emmener. À Ryad, le couple lui prend son passeport, l'exploite de 5h du matin à 1h du matin. Chérifâ mange sur un coin de table,

à l'écart. « J'étais comme une esclave ». On lui interdit de boire de l'eau, de manger une orange (« c'est pour les enfants »). Et on la bat. Ils l'emènent en vacances, l'esclavage continue.

Un jour, alors qu'ils séjournent à Paris, elle ose. « À 5h du soir, j'ai pris deux pantalons et trois chemises et j'ai quitté ». Sans argent, sans papiers. Elle reste une semaine dans les jardins autour de la Tour Eiffel. « Je ramassais les bouts de pain par terre, je buvais les fonds de bouteille d'eau ». Une palestinienne la voit en pleurs, l'héberge trois nuits, puis de nouveau la rue. « Je dormais dans le métro à la station Goncourt, un noir m'a emmenée à France Terre d'asile ».

On lui explique comment faire pour avoir des papiers. Le 30 juin 2009, elle dépose une demande d'asile à l'OFFRA (Office français de protection des réfugiés). Mais Chérifâ a peur de croiser la famille d'Arabie Saoudite.

« J'ai pris le métro, le plus loin possible ». C'est ainsi qu'elle se retrouve à Gennevilliers, au terminus alors à la station Gabriel Péri.

Elle se nourrit dans les poubelles, dort dans les buissons près du métro. « Pourquoi tu ne vas pas là-bas ? » questionne une inconnue. « Là-bas » c'est la maison de la solidarité, non loin du métro, la « MS » comme on la surnomme. « Là-bas » on lui donne un bon pour un foyer d'hébergement à Malakoff, des tickets de métro, des habits. Après quatorze jours passés au foyer de Malakoff, elle revient à la maison de la solidarité à Gennevilliers « Je suis bien ici. C'est comme ma famille, comme mes frères, mes sœurs ». On lui a trouvé un autre foyer, on l'a emmenée chez le docteur. Elle aime revenir à la « MS » Chérifâ veut travailler, rester en France. « Je parle arabe, français, anglais, j'ai fait des études d'architecture mais je n'ai jamais pu travailler dans cette branche à cause de la guerre.

J'ai lu « Les Misérables », j'aime Mozart, je sais repasser, garder des enfants, je peux faire beaucoup de choses. J'aimerais une petite chambre à moi, laver mes affaires chez moi ». La parole de Chérifâ avance, à hue et à dia, tiraillée par la peur. « Cela fait cinq ans que je n'ai pas de nouvelles de ma famille mais je ne veux pas retourner au Liban ».

Fatima, Maroc

Lorsqu'à Paris, la concierge de cet immeuble de la rue du Cardinal Mercier (« l'amant de Marie-Antoinette ») a-t-elle pensé lui a dit « allume ! », Fatima n'a rien compris. Elle avait 29 ans (en a trente de plus aujourd'hui), elle venait de se marier « pure » au pays, avec un marocain qu'elle connaissait à peine. « Par respect » pour son père, et sa mère qui venait de mourir, elle avait accepté ce mariage sans amour.

Dans son village, près de Rabat, Fatima avait bien suivi les cours de français de l'école mais elle faisait trop de fautes. Au delà de dix, la maîtresse, Catherine, faisait payer 5 centimes la faute. « Où j'allais trouver tout cet argent ? », Fatima avait dû quitter l'école

à l'âge de 13 ans. Et puis le plaisir de lire est venu petit à petit. Elle lisait en arabe Victor Hugo, Shakespeare, Molière, Rousseau, « un vrai régale ». La voici jeune fille qui se vêt à la mode, mais ne sort jamais seule. Jusqu'au jour où un émigré revenu de France pour les vacances l'a demandé en mariage. « C'était une affaire de pères et de frères ». Et la voici débarquant « dans le Paris de la lumière, du général de Gaulle, de Chirac et de mai 1968 » dont elle avait rêvé à Rabat en écoutant les infos à la radio. En entendant la concierge, elle comprend qu'elle ne comprend absolument pas le français. Elle comprendra vite

Tandis que son mari part le matin travailler sur les chantiers, elle se dit que rester chez elle à broder (une experte, pourtant) ne servirait à rien. Alors elle commence à faire des ménages et à ramasser dans les poubelles des tas de magazines en français pour « regarder la langue ». Quand elle fait les poussières sur les bibliothèques des maisons où elle travaille, c'est plus fort qu'elle, Fatima regarde les couvertures, mais elle ne comprend pas les titres et tout ce qui est écrit. « La souffrance était grande, je n'étais pas préparée à cela ». Elle donne naissance à deux filles. « Quand ma fille aînée est arrivée à l'école primaire, je savais lire ». Entre temps elle était tombée d'un escalier avec un aspirateur, invalide de deuxième catégorie, elle avait pu suivre des cours pour apprendre le français via une association. Un jour une dame lui donne un livre (« L'allée du roi » de Françoise Chandernagor) sachant qu'elle aimait l'Histoire de France et pensant que ses filles pourraient le lui lire. Elle garde le livre, le range, elle se jure qu'elle le lira un jour. Dix ans après l'avoir reçu, elle le lit, enfin. Fatima me montre l'ouvrage, non sans une certaine fierté, elle est allée le chercher dans la petite bibliothèque qu'elle a aménagée dans une niche de son appartement de Villeneuve la Garenne. Où elle vit seule, désormais, divorcée. Fatima a raconté son combat pour la langue française dans un livre « Prière à la lune », ce qui l'a conduit par le bus 378 jusqu'à Gennevilliers où elle a participé à un débat. Et c'est à Gennevilliers qu'elle anime un atelier où elle aide des femmes – qui ressemblent à ce qu'elle était en arrivant en France rue du cardinal Mercier – à parler la langue française. Elle aime venir à Gennevilliers. « Le théâtre, la bibliothèque, l'université populaire, qu'est-ce qu'un être humain veut de plus ? Gennevilliers est une ville qui a beaucoup de noblesse » me dit la marocaine Fatima dans la langue de Molière.

Greg, Grèce

On peut être suisse par son père, grec par sa mère, vivre à Gennevilliers et donner des titres anglais à toutes les photos que l'on publie sur un site Internet. On peut vivre dans le quartier

des Grésillons et être photographe de mode envoyé au bout du monde pour une collection de lingerie. C'est la vie de Greg (qui n'est pas millionnaire) mais à qui il arrive d'entreposer dans son appartement de Gennevilliers des robes de collection à 50 000 euros l'unité. Sa mère lui parlait grec, son père français, il a été élevé entre les deux langues. Il a fréquenté le lycée français d'Athènes (payant). Souhaitant s'éloigner du cocon familial, ses parents consentants lui ont payé un lycée à Vienne où il a passé son bac. Au passage il a appris l'allemand, l'anglais. Il voulait déjà faire de la photo, mais il a dû d'abord faire du droit pour rassurer la famille. Venu à Paris pour quinze jours de vacances, il a décidé d'y rester pour faire son droit. Assas ou Saint-Denis ? A l'instinct, il a choisi Saint-Denis. « Ce n'est pas évident d'arriver à Paris, il faut avoir les codes parisiens. Ici on ne vous dit jamais non, mais toujours « peut-être ». De même il ne faut pas arriver à l'heure chez les gens qui vous ont invité à dîner, mais en retard, on m'a dit que cela s'appelait « le quart d'heure de politesse ». Ces codes d'une certaine bourgeoisie parisienne, venant d'un milieu pourtant privilégié, Greg ne les aime guère. « Saint Denis est une université réputée ouverte, mais ce fut dur au début. En France, les gens ne viennent pas spontanément vers vous. Il faut faire l'effort d'aller vers eux et là ils se méfient : « qu'est-ce que tu veux ? ». En France, on évite les regards, alors qu'en Grèce on les cherche. » Ces regards il allait les retrouver en arrivant à Gennevilliers par hasard, à la faveur d'un logement de bon rapport qualité-prix. « Gennevilliers me rappelle la Grèce : c'est animé. On s'arrête au milieu de la rue pour discuter. Quand on tutoie quelqu'un, personne ne s'offusque. Les gens sont plus ouverts. Il y a un esprit communautaire. » Greg, a laissé tomber le droit pour vivre sa passion : la photographie. Il en vit – financièrement – depuis cinq ans. Il travaille dans le monde particulier de la haute couture, de la photo de mode, des catalogues et des magazines comme « Madame Figaro », « Marie Claire » ou « Elle ». Il n'a que 35 ans et vient d'entrer à l'agence Sipa. « Je suis très content », on le serait à moins. Sa carrière a été, somme toute, fulgurante. D'autres auraient déjà déménagé dans un quartier chic et mort de Paris, Greg est resté à Gennevilliers. Et les rues de la ville se sont plus d'une fois retrouvées dans les magazines de mode français ou américains, arpentées par des mannequins de 16 ans venues souvent des pays de l'est et portant des robes valant des centaines de Smic. « Tout le monde m'avait dit : « tu es fou, la banlieue, c'est dangereux ». C'est un cliché que la télévision entretient. Et qui persiste encore plus dans le milieu de la mode. Au début, quand j'invitais des amis à la maison, ils me demandaient : « je peux laisser ma voiture dans la rue, tu es sûr ? » Cela change petit à petit. Une amie maquilleuse vient de s'installer à côté de chez moi. Je me sens bien ici, il y a du mouvement, de la vie. Pour moi la diversité est une évidence.

Au lycée d'Athènes il y avait vingt nationalités et être élevé entre deux cultures comme je l'ai été, c'est très enrichissant. Le cosmopolitisme, pour moi, c'est normal.»

Quand il a dit à sa mère qu'il habitait Gennevilliers, elle a dit ne pas connaître « le village de Gennevilliers ». En bonne mère, depuis Athènes, elle consultait la météo et lui téléphonait : « il y a 25°C à Paris, combien il fait chez toi à Gennevilliers ? »

Isabella, Chili

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir eu des parents qui habitaient à côté de la maison de Pablo Neruda. Cette chance là, Isabella l'a eue dans ce qu'elle nomme « une enfance heureuse », passée à Santiago du Chili dans une grande maison de style colonial entourée d'arbres. Lorsque son père a pris sa retraite et vendu son usine, la famille est allée s'installer en banlieue. La maladie a rattrapé le père. Et les malheurs ont commencé.

Quand sont advenues les années Allende, Isabella poursuivait des études scientifiques et parallèlement militait à l'Unité Populaire, un mouvement social travaillant avec les différents partis de gauche. Elle rencontre « un compagnon », photographe personnel du président Allende. La situation se tend.

Quand le coup d'état survient, une petite fille est née un an auparavant, fruit de leur union libre (ils ne sont pas mariés). Ils se réveillent, allument la radio. « On entendait des voix bizarres dans le poste. L'armée avait pris le pouvoir. On pensait que les militaires resteraient fidèles à la Constitution ». Son compagnon, disparaît dans la clandestinité. Mais il craque, revient. « Les militaires sont arrivés dans la nuit, il y en avait partout autour du lit. »

Son compagnon est emprisonné dans différents camps, au bout d'un an, on l'expulse. Il fait partie du contingent des cent premières personnes expulsées par Pinochet. Il gagne la France. Isabella le rejoint avec sa fille. Elle a une place dans un foyer à Carrières, lui dans un autre foyer à Montreuil. « On était bien accueillis mais on avait du mal à communiquer. Il fallait apprendre le français. Et puis il fallait surtout apprendre à vivre autrement, sans la peur. »

Commence l'habituel cercle infernal : on cherche du travail, mais pour en trouver il faut la carte de travail, or pour l'avoir, il faut travailler. Un hôtel bar du côté de Chatou accueille Isabella, ils sont « prévenants », jusqu'au jour où on lui demande de boire des verres avec les clients, elle comprend et prend la fuite avec sa fille. Elle finit par décrocher un contrat sans carte dans une maison de retraite à Sartrouville où elle restera plusieurs années.

Le week-end, elle y travaille aussi, alors elle laisse sa fille à son mari (chacun vit de son côté) et son beau-frère qui habitent Nanterre.

Un dimanche, elle revient à Nanterre, son mari a disparu avec sa fille, sans

laisser d'adresse, l'appartement est vide. « Le ciel m'est tombé sur la tête ». Elle finira par retrouver sa trace, reverra sa fille et puis il disparaîtra à nouveau. Dure et durable épreuve. Mais Isabella est une femme volontaire. Elle passe un CAP d'électronique, reste dix ans dans un bureau d'études à Nanterre, donne naissance à une autre fille qui reste à ses côtés celle-là, fait de l'intérim. Un japonais l'entraîne dans la fondation d'une entreprise. Ils commencent à six, quand elle partira, ils seront soixante. Pendant toutes ces années, Isabella milite dans des associations liées à l'Amérique latine. Mais elle cherche une activité militante moins liée à son pays d'origine. Cela sera « Femmes solidaires ». Bientôt elle assure chaque semaine une permanence juridique auprès de femmes essentiellement étrangères. En somme elle devient la personne qu'elle aurait aimé rencontrer en arrivant du Chili.

Le 11 septembre sera fatal à son dernier emploi. On lui parle alors d'un poste qui se libère au siège départemental de « Femmes solidaires » à Gennevilliers. C'est là qu'on la rencontre. Pour finir, elle sort d'un carton les peintures sur verre dont elle est l'auteur, une technique redoutable qu'elle maîtrise parfaitement. Elle y consacre ses loisirs maintenant que ses deux filles sont installées. Avec cette belle énergie qui lui a servi à traverser les accidents de sa vie. Le Chili devenu lointain lui reste cher. Elle y est retournée, vingt ans après, le temps d'un été. Elle y songe parfois avant de retrouver son appartement à Sartrouville, son travail à Gennevilliers et les livres de Pablo Neruda qu'elle lit en français.

Rafael, Espagne

Octogénaire toujours actif, Rafael aime s'asseoir dans son atelier sous le regard de ses marionnettes. Des rois, des reines, des fées, des grenouilles, des monstres. On ne les compte plus. C'est une longue histoire qui a mené cet homme de la ville de Sabadell en Catalogne, près de Barcelone, où il est né en 1926, jusqu'à cette maison de Gennevilliers où, avec sa femme, longtemps directrice de la maison de la solidarité, il s'est installé il y a plus de vingt ans.

Son père, communiste, se méfiant de l'église catholique espagnole, inscrit son fils dans une école tenue par des protestants.

« On faisait du théâtre et au temple on entendait du Bach, du Haendel, c'est très formateur. » Une graine qui va lentement germer.

Son père combat auprès des Républicains espagnols, Franco triomphe, le père, la mère et leur fils unique prennent le chemin de l'exil.

Ils seront parmi les 275 000 républicains espagnols à être enfermés dans des camps sordides, des « camps de concentration » dit Rafael, la voix tremblante. Les gardes sont des soldats de l'armée coloniale.

« Si on essayait de sortir, on nous fouettait. »

Le père a été séparé de sa femme et de son fils à la frontière.

Ils finissent par se retrouver. La mère décide de revenir en Espagne

avec son fils, le père reste en France. À Barcelone, on arrête la mère de Rafael, on veut savoir où est son mari. On la libère un an plus tard avec interdiction de travailler. Elle finira par trouver une place de femme de ménage dans une ferme. Rafael, frêle adolescent, travaille lui aussi. Comme peintre en bâtiment. Il entre tout de même à l'école des beaux arts de Barcelone, en sort avec son diplôme en 1955 et commence à réaliser des décors de théâtre. Quand sa mère obtient un visa de touriste pour aller voir son mari, elle part et ne revient pas. Par les chemins buissonniers d'Andorre, Rafael gagne à son tour la France. Il retrouve ses parents du côté de la place Daumesnil où son père est gardien d'un garage tenu par des anciens de la guerre d'Espagne. « Je ne parlais pas un mot de français. Les espagnols falsifient un document pour que j'aie une carte de séjour. Tous les trois mois je vais à la préfecture faire renouveler ma carte. Des queues énormes, des employés qui nous jettent les papiers à la figure. La France ne m'était pas très sympathique ». Très loin de celle qu'il avait tout de suite aimée en voyant les toits de Paris et Montmartre dans un film américain. « Je m'étais dit un jour j'irai à Paris et j'épouserai une française ». Il rêve de scénographie. « Le jour j'étais peintre en bâtiment et le soir je réalisais des maquettes de décors pour des spectacles imaginaires ». Il fréquente les cafés de Montparnasse, discute avec Juliette Gréco, Arthur Adamov et bien d'autres. Et en parlant, apprend le français. Il approche le monde du théâtre, mais les metteurs en scène sont capricieux, versatiles. Un beau jour, l'idée jaillit : « je vais faire des spectacles de marionnettes et comme cela je ferai ce que je veux ! ». La chance lui sourit. Trois ans durant, au milieu des années 60, il va travailler à l'ORTF dans l'équipe d'une émission à succès : « Le manège enchanté ». Zébulon est sorti de ses mains. Tournicoti tournicotot, cette émission en entraîne d'autres. Il donnera aussi des cours de théâtre de marionnettes à la galerie Manet de Gennevilliers. L'une de ses élèves, une française nommée Ghislaine, devient sa femme. Son rêve se réalise. On ne compte plus les spectacles auxquels il participe ou qu'il façonne de A à Z. Le couple se retrouve souvent au Théâtre des deux portes (entre la porte de Bagnolet et la porte de Montreuil) où leur route croise celle de Christian Dente et de bien autres figures de la profession comme Arrabal. Rafael devient aussi un habitué du festival de Saint Céret où il signe des opérettes avec marionnettes. « Carmen » de Bizet », le « Faust » de Gounod, « La vie parisienne » d'Offenbach, la liste est longue. En 2005 il retrouve ses racines avec « La balade de Buster Keaton », un texte de Lorca, réalisé avec sa femme et sa fille. Un spectacle du « Théâtre de Félicie ». Félicie, c'est le nom de la rue où ses marionnettes, Ghislaine et lui habitent, à Gennevilliers.

Tall

On l'appelle Tall, c'est son nom – célèbre chez les Peuls –, celui de son lointain ancêtre El hadj Oumar Tall. Cette grande figure spirituelle s'opposa à la colonisation française dans l'Afrique de l'ouest. « Il a disparu dans les falaises de Bandiagara lors d'un combat, on n'a jamais retrouvé son corps » dit son descendant. Dans chaque pays où il passait « il mariait une femme ». Seydou (son prénom) Tall est né au Burkina-faso, mais le berceau de la famille est au Sénégal. Son père fonctionnaire, a eu trois femmes, chacune lui a donné huit enfants et tout le monde est resté au Burkina-Faso. Sauf Tall. Un cousin allait en France. « Si tu veux tu me suis ». Tall fait les démarches pour obtenir un certificat d'hébergement, vend sa mobylette. « On a fait une grande fête pour mon départ ». Il atterrit à Lyon Satolas « le 11 octobre 86 à 10h du matin », prend le train pour Paris. « On avait l'adresse de la maison des étudiants boursiers du Burkina-Faso, 12 rue Fressart. Tous les Sankara sont passés par là ». L'inscription à la fac donne droit à une carte de séjour étudiante. « Mais on n'avait pas de bourses. Et de petit boulot en petit boulot, on en a oublié la fac ». C'est au cours d'un petit boulot qu'il croise un italien qui a une copine habilleuse au T2G. Le théâtre cherche un gardien. Il s'y rend avec son cousin Traoré, engagés. Chacun un mi-temps. Le cousin partira, Tall reste. Un mariage avec une française métisse fait de lui un citoyen français avec papiers. « Sous Mitterrand, c'était facile ». Le mariage ne dure pas, mais il rencontre Nadine. À la longue il se « lasse » du boulot de gardien. « Je voulais faire le taxi. » Il va à l'école passe le concours, échoue, recommence. « Au théâtre tout le monde m'encourageait. Je l'ai eu au troisième coup ». Tall entre au G7, mais rêve d'être taxi indépendant. La plaque coûte cher. Alors il entre dans le système d'une « tontine », un système de prêt cher aux communautés africaines et asiatiques, basé sur la confiance. « Cela m'a pris trois ans pour avoir 40 000 euros et acheter la plaque 127 000 euros avec un crédit de sept ans ». Il aurait pu quitter Gennevilliers mais il est resté. « Ici on est en famille, les gens sont plus ouverts. Cela fait quinze ans que j'habite aux Grésillons ». Régulièrement Tall envoie des colis au Burkina-Faso.

Wafa, Tunisie

Tunisiens tous les deux, son père et sa mère se sont connus en France et ce n'est que le jour de leur mariage qu'ils se sont rendus compte qu'ils étaient des cousins éloignés. Ce qui ne les a pas empêchés de donner naissance à deux beaux enfants. L'aînée Wafa – ce qui veut dire fidélité- est née à Marseille à la Belle de Mai. La famille est répartie en Tunisie mais est bientôt revenue s'installer dans le sud de la France pour les études des enfants. Tant et si bien

que Wafa se dit fidèle à la France et aussi à la Tunisie « mon deuxième pays, le pays des vacances ».

L'univers « peu chaleureux » de la façade de lettres d'Aix et le « chacun pour soi » des étudiants, non, ce n'était pas pour elle. « Le monde des transports m'attirait ». Alors Wafa a fait un BTS d'exploitation des transports aériens et maritimes avec une formation. Elle s'est retrouvée en stage à Marseille chez Schenker, le transporteur maritime. « J'étais contente, j'avais l'impression de voyager sur place ». On l'apprécie, elle reste à la fin de son stage. On allait l'embaucher quand la crise a durement touché le transport maritime. On lui propose d'aller travailler dans la succursale en Tunisie, « j'ai dit non, la Tunisie c'est mon pays de vacances pas autre chose ».

« Alors j'ai quitté mon chez moi, mes parents, mes repères, ma ville ». Et la voici en colocation dans la ville dont le nom l'avait fait rêver : Gennevilliers. À Marseille, chez Schenker, elle avait souvent regardé la photo du siège de l'entreprise au port de Gennevilliers. Elle s'était dit que, peut-être, un jour... « Je suis allée les voir, mais ils n'embauchaient pas ». Wafa s'inscrit à l'ANPE où on lui parle de la mission locale. Elle y va. « Et là, je rencontre des personnes extraordinaires, j'ai l'impression d'être chez moi ». On lui trouve une place dans un foyer de jeunes travailleurs au Village. Une pièce pour elle toute seule où elle fait venir de Marseille sa chaîne hi-fi, son tapis. « Il ne me manque que le boulot ». Wafa se sent bien à Gennevilliers. « Ici, j'ai eu très vite mes repères. Mes parents m'ont demandé si j'avais envie de revenir à Marseille. Non, je veux continuer à aller de l'avant. Je sors avec les anciennes colocataires. On va dans des cyber, à la piscine, au T2G, au cinéma ». Wafa vit avec une allocation chômage (700 euros) et une aide ponctuelle de la mission locale. « Je ne voudrais pas rester longtemps au chômage. On a l'impression qu'on n'a pas de vie ». Mais elle veut rester à Gennevilliers, non loin du port. « Je suis venue ici pour me prouver quelque chose » sourit Wafa, 23 ans.

Gens de Gennevilliers II

Alain, noir c'est noir

Les spectateurs ne le voient pas ou quand il passe furtivement parmi eux ne le remarquent pas, mais les coulisses du T2G le connaissent bien. Il est comme eux, toujours habillé de noir ou gris sombre, passe muraille. Il travaille là depuis 27 ans et il a cette élégance de passer toujours inaperçu. Et, probablement que dans les rues de Gennevilliers on ne le remarque pas non plus : c'est un homme discret. Depuis bientôt vingt ans qu'il habite Gennevilliers, il vient tous les jours à pied au théâtre traversant « cette ville bizarre qui n'a pas de centre ville ». Au théâtre, donnant sur l'avenue des Grésillons, il partage un petit bureau avec un collègue. Au mur, il a punaisé l'esquisse du décor d'un ancien spectacle de la maison pour « Le cerceau » du russe Slavkine. Alain est « régisseur général ». Dans son bureau, il cherche sur Internet où trouver à meilleur prix les produits dont le spectacle en répétition a besoin, il téléphone, mais le plus souvent son bureau est vide. On le croise plutôt en coulisses, rares sont les soirs où il ne rôde pas sur le plateau. Se fondant avec les murs, l'homme en noir veille.

La vie est souvent faite d'alchimie entre la passion et le hasard. Électricien de formation, Alain s'est très tôt intéressé à la musique, à la haute fidélité. « Je suis entré à Paris dans une boîte qui ne faisait que cela. J'allais installer des grosses chaînes chez les riches ». Voilà pour la passion. Le hasard vient quand un ami « qui aimait beaucoup le théâtre » l'entraîne au T2G. « On s'y est fait des copains », entre autres Jean Dufour, l'administrateur de Bernard Sobel. « De fil en aiguille j'en suis venu à rester au théâtre le week-end pour m'occuper de la vente de « théâtre public » la revue éditée par le théâtre. » Ce fil va entraîner une autre aiguille : le théâtre a besoin d'une régie son pour le spectacle « Tambours dans la nuit » (une pièce de Brecht). On sait que c'est sa partie, il s'y colle. Et revient vendre la revue. « J'avais un pied dans la place. Et puis un jour Sobel m'a demandé si je voulais faire partie de l'équipe ». L'équipe travaillait collectivement. « On tournait sur les régies plateau, son, lumière. On a fait ça jusqu'à la rénovation du théâtre en 1984. Après, quand il a été pourvu de deux salles, cela n'a plus été possible. J'ai choisi de rester sur le plateau. C'est là que je me trouve bien. » Alain est parti une ou deux fois prendre l'air dans un autre théâtre, il est toujours revenu. « Avec bonheur » souligne-t-il. « Il faut toujours trouver une bidouille pour que cela tourne, je participe à la construction du décor, cela me correspond bien, je suis très manuel. » Il est loin de ses études d'électricien. « Je fais partie de cette génération qui pouvait faire des choses sans avoir fait d'école, sans avoir



les diplômés nécessaires». Il reste étonné d'être là. « J'étais content de faire la librairie le week-end, je ne pensais pas entrer comme machiniste au théâtre. C'était enfoui peut-être. »
 En 27 ans de maison, il a vu la technique évoluer. « Quand je suis entré, pour le son, il n'y avait rien ou presque, j'avais un Revox A77, je l'ai apporté. Il a fallu attendre la réfection du théâtre pour avoir un nouveau matériel. » Aujourd'hui dans les cabines son et lumière, tout est électronique, numérique. Sur le plateau, tout est plus concret. Un jour, Alain et les autres finissent d'installer les gradins dans la grande salle, un gros boulot. Nicky Rieti, le décorateur du spectacle en répétition pâlit : les gradins sont trop éloignés du décor, de trois mètres. « C'est important ? » demande Alain. Rieti n'ose répondre. « On va te les avancer tes gradins. » Ainsi va la régie de plateau. « Il faut une certaine humanité. J'ai toujours fait en sorte de ne pas être corporatiste. La solidarité c'est idéal pour le travail, les machinistes vont donner un coup de main à la lumière si nécessaire. C'est rare ici de tomber sur des machinistes qui regardent la montre. »
 Un autre jour, Pascal Rambert s'approche de lui : « Tu sais faire du sang ? ». L'homme en noir ignore comment cela se fait mais il ne dit pas non. « Je ne savais pas, j'ai fait. »

Souad, dites-le avec des mots

Quand on pousse la porte du CEMEA de Gennevilliers, la première personne que l'on voit c'est Souad. Elle y est secrétaire d'accueil depuis vingt ans, elle vit à Gennevilliers depuis plus de quarante ans. Ses parents, originaires du sud algérien, étaient arrivés en France en 1962, de Tunisie. Ils ont trouvé de quoi se loger aux Pâquerettes, un bidonville de Nanterre. Puis la famille est partie pour Gennevilliers en cité de transit. Un long transit. Huit ans. Et enfin, dernier havre, le quartier du Luth de Gennevilliers où Souad vit toujours, où elle a élevé ses deux filles. Le Luth c'est à un bout de Gennevilliers, le quartier des Grésillons, celui du théâtre, à l'autre bout. Mais les locaux du CEMEA sont relativement proches du T2G. Souad le connaissait, mais...
 « Avec tout le respect que je dois à Bernard Sobel, le T2G ce n'était pas pour moi. J'avais vu « Du Millet pour la Cinquième armée », cela m'avait plu, mais je n'y étais pas retournée. « Pourquoi tu irais au théâtre ma fille, reste à la maison » disait ma mère avec tout le respect que je lui dois. » Alors Souad restait à la maison. Les années ont passé, dans la cité du Luth. Souad Meya a vu grandir ses filles. Elles ont aujourd'hui 21 et 27 ans, la grande est à Toulouse où elle finit une licence d'histoire géographique, l'autre passe un BTS en SPSS (Service Proximité secteur sanitaire et social) Souad qui vient de passer le cap de la cinquantaine peut souffler.
 « Aujourd'hui j'ai du temps pour moi, faire des choses que j'aime. Et ce qu'elle aime, c'est écrire. Elle écrivait tout petite, « comme

tous les enfants ». Elle a remis ça avec ses filles quand elles lui ont demandé : « nous sommes Françaises, tu dis que l'on vient du désert, mais d'où tu arrives, toi ? ». Alors Souad a écrit. « Les six enfants sur le bateau, ma mère qui ne voulait pas partir, la tempête... »
 Ce n'était pas un conte de fées, c'était le compte rendu d'une vie. Au CEMEA, le directeur a proposé à Souad de dire ses textes aux stagiaires lors d'une de ces journées transversales où tout le monde est réuni. Sylvie Goujon du T2G était là pour présenter le théâtre. « C'était en juin. Elle m'a parlé des ateliers d'écriture qui allaient se mettre en place à la rentrée, elle m'a proposé d'y participer. » Souad n'a pas dit non.
 « Si on m'avait dit, aujourd'hui on parle des fleurs ou de la pluie, cela m'aurait gênée. » Mais Pascal Rambert a dit simplement « on écrit. » Et elle a écrit. « À la deuxième séance, il a dit « cela serait bien le je, tu, le présent. » Et elle a parlé d'elle en disant je. « Du pur bonheur. »
 Au CEMEA, les stagiaires la voient en arrivant tous les matins, et en repartant tous les soirs. Elle est pour eux comme une sœur, une mère, une confidente, sa joie de vivre remonte le moral à plus d'un. Un jour, elle leur a parlé des ateliers d'écriture. C'était plus fort qu'elle. « J'ai offert un crayon à chacun. Je leur ai dit écrivez un mot, une phrase, ce que vous voulez ». Elle a ramassé les copies. L'une commençait par ces mots : « j'écris pour la première fois... »

Claude, les yoyos du yéyé

Claude cherche quelque chose dans le fouillis de la table basse qui fait face au canapé. Il plie sa silhouette un peu lourde, lourde du poids de ses vies entassées, car il a vécu plusieurs vies.
 La première dont il se souvient et dont il a tout de suite envie de parler, c'est celle des années où il était dans le yéyé. Et c'est ce qu'il cherche sur la table basse, une pochette de disque de ces années là, un parfum des années soixante. Ah la voilà, la, pochette du 45 tours quatre titres chantés par Ronnie Bird. « J'ai fait la plupart de ses textes, « Où va-t-elle ? » ça vous dit quelques chose ? ». Il récite : « Me voilà de nouveau jaloux / Où va-t-elle ? Où va-t-elle ? / Pour savoir je la suis partout / Pourtant je n'ose, je n'ose le croire / J'ai peur, j'ai peur de savoir ». Il a chanté aussi, sous son vrai nom Claude Rhigi. Quatre 45 tours dans le milieu des années soixante. Un succès avec « Elle ». « Elle qui dit je t'aime! Tous les jours tout le temps ». Qui se souvient de « Minijube et monokini » ? Il avait vingt deux ans. Il en a 65 quand il enfouit dans le fouillis de la table basse, la pochette de Ronnie Bird. En sort une autre pochette, Nicole Rieu, « En courant » (c'est de lui). Il devait être à ses côtés pour une comédie musicale écolo avant l'heure, mais cela ne s'est pas fait. Il en éprouve encore du regret. Cela aurait peut-être tout changé, qui sait ?



Sa seconde vie commence dans la foulée de ces années où il était chanteur compositeur. Il devient réalisateur musical chez Barclay, Warner. Un nabab du vinyle. Un fondu de pouvoir. Il dit oui, il dit non. Il entrave des carrières, en propulse d'autres. En allant sur des moteurs de recherche on voit qu'il a signé des peintures comme Michel Jonasz, Patrick Bruel, Guy Marchand. Il gagne bien. L'époque change, la roue tourne. « En 1985 je me suis fait virer. ». C'est l'année où il sort un dernier album « Au milieu du pont ».

Après ? « Vingt ans de galère. »

Très vite, il n'est plus dans la course. On lui dit ce qu'on dit toujours : « on vous téléphonerait ». Sa femme supporte mal cette rapide dégringolade. Divorce. Elle part avec le fils. Déménagement. Descente aux enfers. « J'ai vécu pendant des années dans 8 mètres » à Asnières. Quand il quitte ce réduit humide, il emporte la porte. « Je l'avais peinte ». La peinture c'est ce qui lui a fait relever la tête.

De l'autre côté du canapé et de la table basse encombrée, les tableaux se dressent le long du mur. Des lignes épurées, stylisées, une pincée de cubisme dans la composition, mais un seul motif : des femmes .

Nues. Ce fut là, cinq ans durant sa troisième vie : peindre des femmes nues. Avec ou sans modèles. Il peint souvent sur des cartons.

Les déchire, garde un morceau, le recolle, peint à côté. C'est son frère qui l'a encouragé. Un connaisseur : Il reproduit à l'identique les tableaux de maîtres. « Tu devrais continuer » lui a-t-il dit en voyant ses premiers essais, « tu as un trait qu'on reconnaît ». Et c'est vrai.

Il a bien vendu mais le monde des marchands de tableaux, ce n'est pas pour lui. Il y a deux ans, il a tout arrêté. Mal être, dépression. Aujourd'hui il songe à reprendre la peinture. Il a déjà recommencé à écrire. Il s'accompagne à la guitare, sait les accords. Il se verrait bien faire de la scène.

Un jour, il est passé en vélo (« je fais tout à vélo depuis vingt ans ») devant le T2G. Le nouveau hall d'accueil avec le café au fond venait d'ouvrir. « Je ne me doutais pas qu'on pouvait rester là et y passer un moment ».

Il y vient tous les jours. C'est sa nouvelle vie, celle d'un jeune retraité qui a ses habitudes. Il saute sur son vélo, traverse Asnières, pousse la porte du théâtre. « L'odeur du bois, la gentillesse des gens, cette espèce d'attention dont on a perdu l'habitude. . . C'est pas ampoulé, c'est convivial. Pour quelqu'un qui vit seul comme moi. . . Un jour sur une table du hall j'ai vu « Le banquet » de Platon ; j'avais besoin de lire ça. De relire ça. J'ai ouvert au hasard. C'était ça. Exactement ça. ». Un autre jour « la jeune femme du lieu » lui a proposé d'assister à une répétition ouverte. Il a monté les marches. Cela faisait si longtemps, qu'il n'était pas entré dans une salle de théâtre. . .

Florence l'a dans la peau, le bandonéon

Petite, Florence Dor dessinait. « J'étais dans les nuages, je dessinais dans les marges de mes cahiers, j'illustrais les chansons de Claude Nougaro. » L'amour pour ce chanteur chantra de Toulouse, ville où est né Carlos Gardel, était déjà un signe mais n'anticipons pas. Donc Florence dessine comme son père qui, lui, avait du arrêter ce passe-temps pour nourrir sa famille, « la frustration de sa vie ». Elle dessine tant, qu'elle rate son bac une fois, une deuxième fois. Ne voulant pas pousser le bouchon jusqu'au « jamais deux sans trois », ses parents dont sa mère « éternelle étudiante », l'orientent avec raison vers une école de dessin.

Un an d'atelier, deux ans de graphisme. La voici en stage chez Publicis (« je n'aimais pas ce milieu »). Où ailleurs. Dans l'un de ces stages on l'initie à l'infographie (dessins sur ordinateur). Elle est douée pour cela. La boîte où elle travaille, pionnière en la matière, l'embauche. Une autre la débauche « J'y suis depuis vingt ans ».

Tout aurait pu se fossiliser là. Mais Florence est une touche à tout. « Enfant quand on habitait Versailles, j'ai fait des claquettes, du cheval, du tennis, cinq ans de piano et un an de violon mais sans apprendre le solfège ». Quand son père est muté en Belgique, elle apprend la guitare auprès d'un espagnol. « Magique ». Quand la famille revient vivre en France, elle trouve un autre prof. Mais la magie, cela ne s'invente pas. Elle arrête la guitare. Passe au saxo. Même histoire. Arrêt du saxo. Le destin s'impatiente à sa porte, mais il va bientôt frapper. « Un copain m'emmena voir un film, « L'exil de Carlos Gardel ».

Et là, c'est le choc. Je suis traversée par l'émotion, la musique d'Astor Piazzolla. Aux puces de Saint Ouen, je tombe sur un album 33 tours : « Piazzolla et la Philharmonique de New York ». Je me le passe en boucle des heures et des heures. Le son de cet homme là, c'est comme de l'âme ». Et après ? Rien. « Il y avait le tango, l'Argentine mais cela me semblait inaccessible. J'étais seule, j'aurais pu partir en Argentine, mais non. La peur, peut-être. ». Est-ce aussi la peur qui lui fait rater un concert de Piazzolla au New Morning ? Ce soir là elle avait un boulot à terminer dans sa boîte, elle est restée. « Le regret de ma vie ».

Le destin frappe une nouvelle fois, mais en douce : elle rencontre un Suisse, oui mais un Suisse qui ressemble à un Argentin. Ils se marient. Déménagement à Asnières. Les années passent. N'en pouvant plus d'attendre le destin, met le turbo. « Un matin je trouve dans ma boîte aux lettres un dépliant : « Gennevilliers capitale européenne du bandonéon fête le tango ». Ce n'est pas une publicité, c'est un fait : le conservatoire de musique de Gennevilliers est ce lieu là, d'illustres Argentins, joueurs de bandonéon. Ayant fui naguère la dictature de leur pays se sont retrouvés là pour exercer et enseigner leur art. « Le dépliant parlait d'un « stage de maintenance de bandonéon ». J'ai cru que maintenance cela voulait dire tenir un bandonéon dans ses mains. C'était la lampe d'Aladin. Je me retrouve dans ce stage,

entourée de gens qui ont déjà leur bandonéon. Je ne comprends rien mais je prends des tas de notes. Le soir même je vais à un concert de Jean-Baptiste Henry, un prodige du bandonéon. Je suis émerveillée.» Elle demande à prendre des cours. Cesar Stroschio l'appelle, il y a encore une place». C'était il y a cinq ans. « Je suis entrée ici, au Conservatoire, c'était le paradis. Je m'assois et Cesar Stroschio me pose le bandonéon sur les genoux. Un des plus beaux jours de ma vie.»

Pierre, bon sport ne saurait mentir

Son CAPEPS (Certificat d'aptitude professionnel pour l'Education Physique et Sportive) en poche, il a exercé une année dans un établissement breton avant de demander sa mutation. « J'ai choisi de venir dans une zone d'éducation privilégiée et non prioritaire » insiste-il. Il a donc été muté au lycée Galilée de Gennevilliers, « j'ai eu beaucoup de chance de tomber ici ». Il voulait travailler non loin de Paris où il voulait habiter « pour profiter de la vie culturelle à fond ». A 28 ans, Pierre Prim est bien dans sa peau, corps et tête, même combat.

L'EPS il est tombé dedans naturellement. Son père (inspecteur des impôts) et sa mère (intendante de collège) ont acheté un bout de terrain dans la campagne bretonne et y ont construit leur maison. On n'allumait la télé que pour les infos. « Il fallait que je bouge ». Il se balade avec son chien, grimpe aux arbres et finit par faire beaucoup de sport. Comme son frère et sa sœur. Comme son grand père (champion d'athlétisme) mais cela il l'apprendra plus tard. Il fait des tas de sports mais d'abord du « hand », il en fera 17 ans « à haut niveau » (national) tout en poursuivant ses études à Laval, puis Rennes. Au lycée il fait une rencontre décisive : Martine Bourgardier, sa prof de gym. « Elle m'a donné le goût, l'impulsion idéologique de ce que pouvait être l'EPS ». Sa voix est tracée. Quand il retourne en Bretagne, il aime à passer voir celle qu'il appelle sa « mère spirituelle ».

Au lycée Galilée, Pierre Prim met en œuvre ses idées. « Je me place toujours dans la peau de l'élève : est-ce que cela me plairait ? Je travaille sur le plaisir. C'est un but, un plaisir différé qui est en relation avec l'effort. La course c'est de l'économie d'énergie, il ne faut pas s'asphyxier tout de suite. Je cours avec eux. Je leur dit de supprimer le pas d'éléphant. On est très tôt avec les élèves et on reste avec eux tout au long de la scolarité. On donne vie à un corps, c'est la clef ». C'est aussi des règles à respecter ». Par exemple il dispose des élèves de chaque côté d'un filet de volley-ball sans aucune règle. Très vite les élèves comprennent que pour qu'il y ait du jeu, il faut un minimum de règles. Il y a du Socrate chez cet homme là.

Dans sa prime jeunesse il a aussi fait des « percu », il joue du Djembé. Petit il voulait être noir. Le Djembé d'un côté, l'EPS de l'autre et au milieu : la danse. Le prof d'EPS Pierre Prim va en faire son miel. « L'idée de base

c'était d'ouvrir à la danse, de faire quelque chose entre les deux disciplines. C'était nouveau, je ne maîtrisais pas trop mais il faut faire des ponts, des liens. D'une certaine façon je le faisais déjà avec le travail sur la biomécanique quand on réfléchit au centre de gravité dans la course de haie par exemple. Il y a un gros problème avec le corps, la représentation qu'on en a, comment on se meut dans l'espace ». De là, Pierre Prim passe au projet « d'articuler danse et textes de français », cette brassée de textes que les élèves de première étudient pour l'épreuve du bac. « Mon idée c'était qu'on pouvait donner sens à un texte avec le corps comme outil de communication ». Il pense faire cela seul avec ses élèves en liaison avec les profs de français, mais entre temps, il a rencontré le danseur Rachid Ouramdane venu au lycée Galilée. Ils décident de faire le projet ensemble sous la houlette du T2G. Un après midi au dojo du lycée, les élèves présenteront le résultat de ce travail, souvenir mémorable (lire « Gens de Gennevilliers I »). Quand à Rennes Pierre Prim faisait durement du hand-ball (quatre entraînements par semaine, les déplacements et les matchs), il profitait des périodes où il était blessé pour « aller dans les choses culturelles ». En revanche « les sans papiers, les réfugiés politiques, j'avais pas le temps, c'était une frustration ». Engagé ? « J'ai la sensation de faire un acte politique en enseignant. Mais c'est compliqué à vivre. Il faut agir dans l'école et en même temps ne pas approuver le système. Je préfère que les contradictions viennent de moi ». La première fois qu'il est venu au T2G c'était pour accompagner des élèves avec un prof de français.

Sophie ou l'art de la légitimité

Elle en a fait des petits boulots ! Serveuse dans un restaurant près de la place de la République à Paris, dame pipi sur les Champs Elysées, hôtesse dans des supermarchés, elle en a arpenté des cuisines de fast-foods !

Sophie Bernet venait du Havre où son père est architecte et sa mère, au foyer. Elle avait quitté cette ville portuaire où elle avait fait le Conservatoire de musique pour, à Paris, se perfectionner dans son instrument, la contrebasse, tout en faisant bientôt de l'italien à la fac. « Je faisais de la musique et de l'italien parce que cela me plaisait et des petits boulots à côté pour vivre. Aujourd'hui on réfléchit plus en termes de carrière. » Mais à l'époque – la fin des années 80 – elle n'y songeait pas. Elle voulait être « indépendante », elle l'était et, en même temps, elle savait qu'elle avait des parents, là bas au Havre, sur lesquels elle pouvait compter en cas de coups trop durs. Nouveau petit boulot, elle se retrouve « huissier » à la Comédie-Française. En termes maison cela veut dire faire le standard, trier le courrier, ouvrir la porte devant l'administrateur (alors Jacques Lassalle). « Le théâtre, le milieu théâtral ne m'attiraient pas particulièrement mais j'en avais



la curiosité. Un jour on m'a dit que je pouvais aller voir une répétition. Il fallait passer par une petite porte.» Une porte magique. Elle voit Youssef Chahine et sur la scène Jean-Yves Dubois qui se frappe la joue. « Je me suis dit : cela se passe mal. Et puis quand j'ai vu le spectacle, « Caligula », j'ai compris que c'était dans le jeu. Alors, je suis happée par le spectacle. Je comprends que l'on peut aimer le théâtre.»
 Entre temps, elle a largué la contrebasse. Trop de règles dans l'école où elle apprend, trop de doutes, trop lourd à porter pour une femme. Un jour elle tombe avec son instrument dans un escalier du métro. L'instrument est mal en point et elle n'a pas d'argent pour le réparer. Adieu la contrebasse.
 La Comédie-Française la conduit dans l'une de ses annexes, le Théâtre du Vieux colombier qui vient alors de rouvrir (on est en 1993). De caissière, elle bifurque doucement vers les relations publiques (les RP), grâce à celle qui dirige ce service Florence Lhermite.
 « Il régnait une belle ambiance dans l'équipe ». On l'entraîne voir les spectacle de Jean-François Sivadier, de polonais Krystian Lupa et ainsi de suite. Elle se prend au jeu. Arrête la fac d'italien au niveau de la maîtrise. Après quatre ans de Vieux colombier, elle apprend qu'un poste de « RP » se libère au T2G.
 Elle a un entretien avec Bernard Sobel. Une belle conversation dont elle se souvient encore. Les questions de Sobel la troublent. Il lui demande comment elle conçoit une politique tarifaire, elle répond que cela doit tenir compte des revenus, il réplique en citant l'exemple du foot. « Ce qu'il disait m'a fait douter de ce que je faisais, mais c'est en doutant que l'on avance. » A la fin elle lui dit « que vous m'engagiez ou pas, ce n'est pas grave, je viens de passer un moment important. » Engagée au T2G, elle doute toujours. « Je ne me sentais pas légitimée à parler d'un spectacle à des profs. C'était difficile. Je ne suis pas une artiste. Et puis j'ai fini par prendre les choses par l'autre bout, en partant des gens de Gennevilliers. Et là je suis arrivée à faire passer des choses. Ma faible culture théâtrale devenait un atout. J'étais du côté du public. Et ce public, je l'aime profondément : il vient avec ses tripes, il n'intellectualise pas. Moi non plus je ne comprenais pas tout et je le disais. »
 Gennevilliers, « ville déstructurée », lui rappelle le Havre, « ville détruite » (par les bombardements). « Je m'y retrouve ». Sophie aime la population mêlée de la ville, elle aime « tout ce qui est étranger ». Elle a fait partie de l'association Pilar Barthe, au Luth qui, tous les samedis, faisait des cuisines du monde. Elle a fait de la danse orientale avec l'association Ador. Elle se sent bien avec la nombreuse communauté maghrébine de la ville, « je suis dans un rapport tactile. »
 Etre RP c'est plus qu'un métier, c'est une passion comme le dit de l'élevage dans des régions accidentées un paysan Cévenol dans « la vie Moderne », le film de Raymond Depardon. Sophie

est une des gens qui pensent que le théâtre n'est pas fait pour eux. J'ai un sentiment de justice vis-à-vis de ces gens là. Ils peuvent se sentir enfermés dans un milieu, une langue. Il faut trouver des ouvertures. Alors le théâtre est plus fort. Quand ils me remercient, c'est bouleversant. Et moi je trouve ma place. Je me sens légitimée. »

Ossama et Brahim, grillons des Grésillons

Brahim est né à Gennevilliers il y a 15 ans. Ossama à Paris il y a 14 ans, il est arrivé à Gennevilliers l'année de ses quatre ans. Tous les deux habitent le quartier des Grésillons.
 La vie ? « Dure, dit Brahim. Il n'y a rien à faire, on fait toujours les mêmes choses, on joue aux mêmes jeux, police-voleur ». Ossama n'est pas d'accord, ou plutôt il voit les mêmes choses avec bienveillance : « C'est un bon quartier, dit-il, j'y suis bien ». C'est son quartier. Les parents d'Ossama sont au chômage, le père de Brahim est à la retraite et s'est marié avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Brahim a un frère et trois sœurs, la dernière fait des études, la seconde est infirmière et la troisième comptable, l'une porte le voile, les autres non. Ossama, lui, a deux petits frères.
 Les parents des deux viennent du Maroc. Tous sont musulmans. Ossama comme Brahim ne pratiquent pas, mais l'un et l'autre disent vouloir « s'y mettre ». Vœu pieux ?
 Pour eux le Maroc c'est le pays des vacances où ils vont tout l'été. Pendant l'année scolaire, ils travaillent le dimanche matin au marché. L'un vend des gâteaux, l'autre des pyjamas. Si la recette de leur patron est bonne on les paie jusqu'à 50 euros. A l'approche de l'été, cela fait une certaine somme. Là-bas, Brahim loue une moto. Ossama retrouve sa famille berbère à Agadir. Je parle berbère avec mon père, français avec ma mère. Je parle aussi l'arabe, mais pas bien ».
 Chez Ossama on ne parle que le français.
 Plus tard ? « s'il y a toujours la crise et si cela devient dur, j'irai au bled » dit Brahim. Ce n'est pas l'avis d'Ossama : « moi je veux rester en France ». Mais en classe et entre les cours l'un comme l'autre, pour bavarder, préfèrent l'arabe.
 A l'école, Brahim dit qu'il ne travaille pas. Non qu'il ne comprenne pas. « J'aime pas travailler ». Ossama n'a pas de bons résultats surtout en maths « le prof c'est l'armée, juste il parle, il transpire. »
 C'est Issan, un voisin de Brahim qui lui a dit que dans le hall du théâtre il y avait des ordinateurs tout neufs. Brahim en a parlé à Ossama « J'en ai un à la maison (installé dans la chambre de ses sœurs) mais il est lent. Au théâtre c'est plus rapide et on peut rencontrer des amis » dit Brahim. Le succès des ordinateurs mis à la disposition des gens est tel que souvent on doit limiter la durée d'utilisation car cela se bouscule au portillon.
 À force de séjourner dans le hall du théâtre, auprès des ordinateurs,

Brahim et Ossama sont devenus familiers des lieux. Un jour les gens très accueillants de l'accueil ont proposé à Brahim d'assister à une répétition. Il n'a pas dit non. « Ça m'a plu, c'était marrant. Il y avait quelqu'un qui parlait le cambodgien je crois, il corrigeait les personnes quand c'était faux ». Ossama lui s'est retrouvé un samedi après-midi à écouter la philosophe Marie-José Mondzain parler des images. À un moment le dialogue s'est concentré entre elle et Ossama. Autour d'une épidémie, d'une guerre possible entre deux pays. Ossama parla de ces choses qu'il jugeait inévitables. Mondzain développa les sens de ce mot « inévitable » puis bifurqua sur ce qui ne l'était pas. Et demanda : « est-ce qu'on peut éviter ? » Ossama répondit « oui ».

Le rire est le propre de Stephan

Quand il parle Stephan, « sans e », saute du coq à l'âne. Comme sa vie. Comme sa famille d'origine à la fois bretonne, normande et espagnole. Ce qui ne l'a pas empêché de naître dans les Bouches du Rhône au hasard des affectations de son père, un militaire. L'école ? « Ça m'emmerdait ». En cinquième, il a deux ans de retard, on l'oriente vers le technique, il veut faire menuiserie, pas de place, on le met en mécanique, « ça n'a pas marché ». Un an de retard de plus, il lâche prise. Enchaîne les petits boulots. Part à l'armée en revient « pas plus homme qu'un autre ». En 1992 son père est muté à Carrière-sur-Seine. Stephan a 24 ans (il est né en 1968), il trouve du boulot au Mac Do de la Défense, fait d'autres fast food, des contrats de trois mois. Dix ans plus tard le voici à Asnières. Il y est toujours, il habite chez son frère. Stephan « sans e » (une lubie de sa mère) a été embauché dans une boîte en octobre 2007 avec peut-être au bout un CDI. « Je suis aide-magasinier, j'emballer des colis avec des pièces métalliques, de temps en temps je prépare les commandes, il suffit de savoir le français ». Et il le sait le français. Au « Bar des amis » en face du T2G où l'on se rencontre, le voici qui susurre en s'agitant sur sa chaise :

À peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes.»
Des alexandrins de Racine ! D'où cela vient-il ?

« À dix ans, je regardais « Au théâtre ce soir » à la télévision, je serinais mes parents pour rester devant le poste. Je voulais être acteur de théâtre. J'étais attiré par la parole, le texte que l'on sait par cœur ». Ce désir reste enfoui, Stephan l'oublie. Il resurgit plus tard passé l'année 2000.

« À Gennevilliers, j'ai participé à des séances de formation de techniques de recherche d'emploi. Je faisais le fanfaron pendant

les séances, je racontais des blagues à deux balles. » Les blagues, c'est son truc. Gilles Verdure qui les encadrerait lui propose de faire du théâtre. Il le met en relation avec la compagnie Incarnat. Il participe à des séances où chacun écrit ce que bon lui semble, « un écrivain public » en fait un tout. « J'ai parlé de mes problèmes sur le marché du travail, pourquoi il n'y en avait pas pour moi. » Plus tard il participera à l'atelier des habitants de Christian Esnay. Des spectacles amateurs joués en appartement. Dans « Hamlet » son copain Jean-Louis et lui font Rozencranz et Guildenstern. Dans « Phèdre » il fait Théramène dont il connaît encore par cœur le long récit. « Je ne mange pas de poisson mais j'ai de la mémoire ». Et Rambert est arrivé. « Quand il a mis en place les ateliers d'écriture, j'y suis allé. » Il y va régulièrement. « Des fois j'écris et d'autres pas. Des textes fantaisistes pour faire rire ». A l'issue des séances d'écriture, ceux qui le veulent disent leur texte. « J'ai attendu quatre ou cinq séances avant de lire ». L'acteur a repris le dessus. Stephan apprécie les ordinateurs en accès libre, ceux reliés au piano de l'installation de Céleste Boursier-Mougenot dans le hall du Théâtre. « Je quitte à 17h15, je prends le 177, je m'arrête souvent. Je regarde ma boîte mail, chez moi, je n'ai pas d'ordinateur ». Est-ce sur le net qu'il trouve ses blagues ? Il en a toujours une nouvelle à raconter.

Fatima, vos papiers

Quand elle a entendu son nom, elle s'est levée de sa chaise et elle est allée sur la scène. C'était la première fois qu'elle montait sur une scène, c'était aussi la première fois qu'elle entrait au T2G. Et puis le speaker a prononcé le nom des deux « parrains » dont le mien. Le second parrain n'étant pas là ce soir là, (un empêchement), je suis allé à mon tour sur la scène. Un homme ceint d'une écharpe tricolore lui a demandé si elle acceptait que je sois son parrain, elle a dit oui, puis il m'a demandé si j'acceptais qu'elle soit ma filleule et j'ai dit oui aussi. On nous a photographié et puis on a appelé un autre nom. Entre temps, l'homme à l'écharpe tricolore m'avait donné une enveloppe avec dedans le dossier de ma filleule. C'était un samedi soir de février 2008, une soirée de parrainage de sans papiers organisée par les comités de Sans papiers d'Asnières et Gennevilliers, en présence de militants de RESF (réseaux éducation sans frontière) et de plusieurs élus de Gennevilliers. Une soirée de l'initiative de David Bobee, à l'affiche du T2G avec « Nos enfants nous font peur quand on les croise dans la rue ». Et justement l'heure du spectacle approchait, j'ai retrouvé ma place dans la salle et « ma filleule » la sienne. On s'est retrouvé après, elle m'a dit qu'elle avait beaucoup aimé, que le spectacle lui parlait de choses qu'elle connaît bien mais qu'il était tard, elle voulait rentrer. Je lui ai donné rendez vous quelques jours plus tard pour faire connaissance, voir comment on pouvait



l'aider à obtenir des papiers. Quand je l'ai revue dans un café, elle m'a reparlé du spectacle en confessant que c'était la première fois qu'elle allait au théâtre.

Elle s'appelle Fatima. Non elle ne s'appelle pas Fatima – même si c'est le prénom d'une personne qui lui est chère – mais les sans papiers sont aussi des sans noms, leur nom ils le cachent comme le reste.

Sa vie aurait pu être toute simple comme sa jeunesse entre son père, serveur à la brasserie « Montparnasse » de Casablanca et sa mère élevant ses trois enfants. Fatima, c'est l'aînée. « On habitait un rez-de-chaussée avec deux chambres, des toilettes mais pas de salle de bain, une vie normale. » Le père est souvent absent à cause du travail, la mère va accoucher chez sa mère de la petite sœur et du petit frère ; aujourd'hui adultes et rangés. Fatima vit entre deux tantes, un oncle et un grand père une vie de petite fille « gâtée ».

Elle grandit, se souvient qu'elle allait « tout le temps chez le coiffeur ». À l'école – « une belle école construite par les français » – les cours sont en arabe mais à la maison on parle le berbère. L'été, elle passe ses vacances dans l'unique berceau familial (père et mère), un village berbère du côté de Ouarzazate.

« Je ne vous demande rien sauf de faire des études, je ne veux pas que vous soyez comme moi » avait dit le père qui allait mourir à 51 ans. Une de ses sœurs habite en Suisse, c'est là que Fatima entre au lycée. « C'était la première fois que je voyais l'Europe, j'ai trouvé cela propre, calme. Ce n'est pas comme à Casa, les gens ne se mêlent pas des affaires des autres ». En Suisse les gens ferment leur porte, à Casa la porte de leur maison restait toujours ouverte. Là-bas je sortais en cachette. En Suisse, j'ai pu sortir plus librement ».

Elle est encore lycéenne quand une « connaissance » demande sa main. Un homme riche. « Mon père m'a dit : tu dis oui ou non. J'ai dit non ».

Elle passe son bac, suit des études de comptabilité, toujours en Suisse. Elle bascule doucement dans une vie à l'européenne. « Quand je revenais l'été au village, je ne reconnaissais plus rien. J'avais trop changé pour rester là bas ». Elle s'installe près de Paris chez une autre tante. C'est lors de la fête de Noël de l'an 2000 qu'elle rencontre son futur mari. Champagne, Champs Elysées, danse. « C'était la première fois que je venais à Paris ». Elle est séduite. Les mois passent. « Tu ne veux pas fonder une famille, avoir des enfants ? » lui demande un homme né en France. Son père n'est plus là pour lui dire de réfléchir. « J'ai pensé qu'il était gentil, je n'étais pas vraiment amoureuse ». Elle dit oui.

Ils se marient. Mais il n'est pas si gentil que cela. Un jour il disparaît. Alors, quand elle demande le renouvellement de sa carte de séjour, les tracas commencent. Les papiers qui manquent, les preuves, l'avocat qui demande une provision avant toute chose. Elle bosse au noir. Serveuse, ménages.

Une étudiante lui parle d'une association de sans papiers. Elle y va. Aujourd'hui, elle est entourée, soutenue, mais elle n'a toujours pas de papiers.

Didier, un homme objectif

Une vue de Graves, jolie presque dans la rade de Lorient. La gravure accrochée au mur est trompeuse. Didier Comellec, fils de bretons, y possède bien une maison et un bateau de pêche, mais c'est un « Gennevillois d'abord ». Bien que né à Courbevoie. « Un hasard, car Madame Lamarque, la seule sage-femme de Gennevilliers, avait un cabinet à Courbevoie. ». À l'époque ses parents habitaient aux Grésillons. Plus tard il s'est marié. « On a eu nos enfants au Luth, on les a élevés aux Agnettes et on va vers la retraite au Village ». On ne peut pas être plus Gennevillois. Mais c'est quoi être Gennevillois ? « Un état d'esprit particulier, les nouveaux arrivés le ressentent. Quelque chose qui vient d'une tradition de lutte, de solidarité. La seule histoire de Gennevilliers c'est notre histoire ouvrière. J'ai connu les vaches à Gennevilliers, mon père y était maraîcher. Mais nos armoiries avec sainte Geneviève qui venait faire paître ici ses moutons, c'est de la foutaise, une histoire inventée ».

Didier connaît bien l'histoire de sa ville, il sait que la dernière ferme qui était située non loin de la nouvelle mairie, s'appelait Pic et qu'elle a cessé ses activités au début des années 60. Archiviste mais absolument pas passiste. Ce qui l'intéresse c'est de fabriquer les archives du futur, celle qui raconteront comment était Gennevilliers au début du XXI^e siècle : Didier Comellec est photographe.

« Mon premier appareil, le maire de l'époque. Monsieur Lhuillier me l'a remis lors de la remise des prix à la fin du CM2, la Diana, 4X4, je l'ai toujours. Mais, déjà, j'empruntais celui de mon père, un Photax. Je faisais comme tout le monde : des photos de vacances.

Ensuite j'ai eu un Alfa Et pour mon brevet, un agrandisseur. Je développais mes photos dans la salle de bain. »

Le photographe municipal de l'époque est un ami de ses parents. Il va lui donner des coups de mains. Et bientôt, lorsqu'il part en vacances, il le remplace. Ses photos paraissent dans l'hebdomadaire local « La voix populaire ».

Après le bac, Didier est reçu à l'école de Vaugirard, une école spécialisée dans la photo, une école alors privée, « mes parents n'ont pas pu payer ».

Bientôt il rencontre sa future femme dans les gorges du Tarn où elle est en vacances via l'OLM (Office des Loisirs Municipal) de Gennevilliers. Une Gennevilloise, forcément (son père était « un Chausson »). Quelques années plus tard, en 1975, le poste de photographe municipal se libère. Il postule. On le prend. « J'avais un Lubitel 2, une copie russe du Rolleiflex offert par mes parents ». Il acquiert un Pentax, travaille dans un local sous la maison des Agnettes. Son sort est scellé.

Il ne se contente pas des cérémonies officielles, des premières pierres, des colonies de vacances. Il se lance dans les grands formats, le montage vidéo, la couleur. Il est seul maître à bord. Quand la mairie

créé la DIC (Direction de l'information communale), il est prêt pour de grands projets.

« Avec le recul, la bouteille, ce qui me plaît, c'est d'être un peu la mémoire défaillante de la ville. Je manipule beaucoup de documents des années 1900 - 1920 sur la vie quotidienne. Et j'aime faire la même chose aujourd'hui. Il n'y a pas que la reine d'Angleterre, il y a tous les jours. »
Didier Comellec photographie les gens, les lieux de Gennevilliers. Des usines Chausson il a tout filmé, depuis le jour de la fermeture jusqu'à la disparition du dernier mur. Mais il photographie aussi des dames qui tricotent, la famille qui vient de prendre la direction d'un nouveau restaurant.

En 1999, il est passé au numérique, l'ancien réflex est allé rejoindre sa collection (plus de 200 appareils). Il travaille avec un Nikon et un Leica, un « vrai caillou » (un bon objectif, un mauvais, c'est « un cul de bouteille »).

Il est venu au T2G pour la première fois avec son lycée : « Homme pour homme » de Brecht dans la mise en scène de Sobel. Le collaborateur de ce dernier, Jean Dufour, venait « en débattre dans les classes. Didier a participé à un club théâtre au lycée. Et quand il est devenu photographe municipal, il a demandé à assister aux filages. « je suis l'un des rares à avoir vu 90% des spectacles qui sont passés au théâtre depuis 1975. ». Et il les a tous photographiés. Un trésor d'archives.

Awa, loin de la mère partie

Avec sa copine Dhanoune, Awa a dit au public le formidable poème « A mon frère blanc » de Léopold Sedar Senghor. Ce fut l'un des moments forts du spectacle des élèves de la classe d'accueil du Collège François Truffaut d'Asnières donné une seule fois au T2G en juin 2008, après des mois de travail avec l'homme de théâtre Nicolas Pomiès qui était aussi leur prof de français. Le public était restreint mais choisi : d'autres classes d'accueil ou pas qui avaient préparé un spectacle, quelques personnes du T2G dont le directeur et le staff des « RP » (relations publiques).

Ce poème, Awa, sénégalaise comme Senghor, s'en souvient encore, et entre deux sourires, surmontant sa timidité, me le récite d'une voix douce dans un café.

« C'est un beau souvenir. Cela me plaisait car cela parlait de nous. Dans ma classe il y avait des Sri-lankais, des Portugais, des Haïtiens, des Camerounais, des Chinois, des Algériens... » Des noirs et des pas noirs, des gens de couleurs comme le sont les Français qui sont bleus quand ils ont froid, verts quand ils ont peur, qui naissent roses et meurent tout gris comme raconte Senghor dans son poème. Dans la classe d'accueil, le professeur de français leur avait aussi fait faire un album via un blog. Chacun avait une page où se présenter. « Bonjour je m'appelle Awa et mon surnom est Pamela. J'ai 16 ans.

Je suis sénégalaise. Je suis arrivée en France au mois d'Avril (2007) pour rejoindre ma mère qui est venue là quand j'avais 2 ans. Au Sénégal j'ai vécu avec ma grand-mère en croyant qu'elle était ma mère. Il y avait aussi ma sœur Thioro qui avait à peine 5 ans et mon frère jumeau. On vivait en famille avec oncles, tantes, grands-parents, cousins et cousines. »

Son père, sa mère ne lui en a jamais parlé. « C'est triste quand même » dit-elle, pudique. Pas facile de vivre avec une mère qu'Awa ne connaît guère et qui a refait sa vie avec un autre homme lequel lui a donné d'autres enfants. Les disputes sont fréquentes. Et se multiplient au fil de l'année scolaire. Le lendemain du spectacle au T2G, toute la classe d'accueil s'est retrouvée pour une « sortie » à Paris : bateau mouche, jardin des plantes, à la mosquée, foot sous la Tour Eiffel. Awa n'était pas là.

La veille quand elle est revenue chez elle après le spectacle, cela s'est mal passé. « Elle m'a crié dessus ». Ce n'était pas la première fois mais c'était la fois de trop. « J'ai marché jusqu'à l'aube. De la mairie de Clichy, je suis allée à Pigalle, Barbès, la gare du nord, la gare de l'est. J'étais en galère. J'ai fini par atterrir dans un Mac Do ouvert 24h sur 24. Je suis restée jusqu'à ce qu'il fasse clair. Et là je suis allée voir une cousine qui habite près de la gare de l'est dans un hôtel payé par la mairie. Mais elle n'a pas le droit d'héberger quelqu'un. J'ai pris une douche. Je devais rejoindre ceux de ma classe pour la « sortie », mais je n'avais pas la tête à ça »

Le soir même elle dormait dans un foyer d'accueil d'urgence. Elle y est restée trois mois. Puis elle est passée dans un autre foyer où elle apprend à être autonome. Et, parallèlement, elle est entrée dans un lycée professionnel pour passer un CAP de restauration. « J'adore faire la cuisine et j'aime bien manger les plats africains ». Elle aurait peut-être préféré devenir infirmière mais la restauration ne lui déplaît pas. Elle rêve aujourd'hui d'être maître d'hôtel. Il lui faudra pour cela pousser plus loin ses études, elle en a la capacité et la volonté, « je suis la première de ma classe » dit-elle avec satisfaction. Sa grand-mère restée à Dakar lui manque, elle lui téléphone de temps en temps. Sa mère aussi. « Cela fait dix mois qu'on ne s'est pas vues. Cela me manque. On va se voir la semaine prochaine. On va voir si je vais pouvoir retourner vivre avec elle. J'en ai envie. Peut-être qu'elle va changer ».

Dans son sac à main, un gros livre dépasse. Un livre de Russo qu'une copine lui a recommandé. Son titre : « Je reviens te chercher ». Elle en a déjà lu presque cent pages. Elle aime bien lire mais elle oublie les titres comme elle a oublié le titre du spectacle qu'elle a vu lorsqu'elle est allée avec sa classe d'accueil au T2G. « Cela m'avait beaucoup plu ». Elle ne savait pas alors qu'elle se retrouverait un jour de l'autre côté de la barrière, sur la scène. « Faire du théâtre

*C'est dur. Les gens te regardent, on a le trac avant que cela commence.
Mais au fur et à mesure qu'on est en scène, cela change.
On est plus à l'aise. On se sent bien.*

Gens de Gennevilliers I

La prose du métropolitain

Il y a plusieurs bus qui y mènent mais il n'y a qu'une ligne de métro qui dessert le désormais T2G. C'est la ligne 13, elle porte bonheur, du moins on l'espère. À la station « La fourche » il ne faut pas se tromper. Certains trains vont à l'Université de Saint Denis, les autres au T2G, qui est aussi une sorte d'université : les spectacles au ventre fécond enseignent, à leur manière, linguistique, histoire, sciences-humaines, philosophie et tutti quanti. Prévenant, le chauffeur du train alerte les voyageurs d'une voix sans corps venue de nulle part : « ce train se dirige vers Asnières-Gennevilliers », ouf c'est le bon. La station s'appelle Gabriel Péri – celui qui ne croyait pas au ciel dans le poème d'Aragon « La Rose et le réséda » – mais le chauffeur ou la chauffeuse dit toujours « Asnières – Gennevilliers ».

De fait, le théâtre est situé avenue des Grésillons, frontalière entre les communes. Cette avenue, on l'aperçoit furtivement quand, pour franchir la Seine d'un coup de reins, le métro remonte à la surface. Dans l'axe, sur le côté gauche de l'avenue (celui de Gennevilliers), se détachant des ombres gris-bleu colorant uniformément le paysage du bassin parisien, ce mot écrit à la verticale, en lettres majuscules blanches sur fond rouge : « THÉÂTRE ». Un mot de 7 lettres. Un chiffre sacré. Depuis 28 ans, la station Gabriel Péri tenait lieu de terminus. On pouvait sommeiller jusqu'au bout de la ligne. C'est fini. Désormais la ligne 13, décidemment chanceuse, s'est enrichie de deux stations nouvelles qui s'enfoncent – à moins 22 mètres corsetés de béton – dans les quartiers populaires. Elles ont changé la vie des habitants alentour. L'une porte le nom d'un quartier d'Asnières, les Courtilles, l'autre celui d'un quartier de Gennevilliers, les Agnettes. Le chantier aura duré trois ans et profité des dernières technologies en matière de sécurité.

Les mystérieux « Goldorak » que les pompiers collent sur les rails en dernière extrémité pour arrêter le courant, n'en mènent pas large. Loin de la vue des voyageurs mais se souciant de leur bien être, d'énormes ventilateurs gros comme les réacteurs d'un Airbus brassent l'air et un méga puisard récupère les eaux de ruissellement car le métro est un être vivant : il suinte. Les rats sont très contents de voir arriver ces nouvelles stations : ils emprunteront le métro pour aller jusqu'aux égouts, ce sont des voyageurs comme les autres. « Ils ne font que passer » nous dit Eric Lasy, agent de proximité et de communication de la RATP. Corps de troisième ligne et âme délicate, il déplore le nombre décroissant des grillons dans le sous-sol du métropolitain. « Avant, après la dernière rame, on entendait les grillons dans les tunnels ». On ne les entend presque plus. À cause de l'interdiction de fumer qui a atteint les quais du métro.

Qui n'a pas jeté un mégot au milieu des voies avant que le train n'entre en bourrasque sur le quai ? Sans le savoir on jetait un os à ronger. « Les grillons du ballast se nourrirent de tabac » soupire Eric Lazy. Privés de tabac, on les affame. Amis de l'avenue des Grésillons, si vous voulez l'entendre grésiller, il faut sauver le soldat grillon. Que deviendra la nuit du métro sans son chant ? Eric Lazy rêve du jour où des préposés jetteront sur les voies le contenu des petites poubelles métalliques accrochées aux murs où tout un chacun, avant d'entrer dans une station de la ligne 13, écrase sa clope. Eric Lazy habite à Gennevilliers, à quatre minutes du chantier qu'il aura fait visiter trois ans durant. Aujourd'hui, il part tous les matins, pour un nouveau chantier, une nouvelle aventure, loin de chez lui au bout de la ligne 12 – une bonne heure de transport en commun. Tous les matins il s'y rend. En métro.

Et la mère de poule enfanta d'une flèche

A la sortie du métro, entre des stations de bus et des routes, on se sent un peu perdu. Avant qu'une pancarte salvatrice ne vous indique la direction du « T2G ». À ses côtés, par un prompt renfort, une flèche colorée comme un visage d'indien désigne la même direction. Elle est verticalement striée de larges bandes alternativement rouges et blanches, elle fait penser aux bandes de couleur des colonnes de Buren au pied du ministère de la Culture à Paris, Place du Palais Royal, rien d'étonnant, c'est Daniel Buren qui les a dessinées. Tout au long du parcours jusqu'au théâtre, d'autres « flèches de Buren » perchées comme des oiseaux bariolés sur un pieu métallique vont jalonner le parcours qui mène au théâtre. Et il en va ainsi dans bien des rues de Gennevilliers. Tous les chemins des flèches rouges et blanches mènent au T2G. Le jour où ce parcours fléché a été inauguré, le directeur du théâtre et le maire de la ville, à la tête du cortège, sont partis du lycée Galilée (scientifique, technique, professionnel). Normal, c'est de là que tout est parti. Le secret de la fabrication des flèches se niche au fond de ce gigantesque lycée flambant neuf aux lignes épurées, belles courbes et longues courbes. Au centre du hall, oscillant perpétuellement, un pendule de Foucault, semblable à celui que l'on peut voir à Paris au cœur du Panthéon. Le blanc domine et parfois se dresse un pan de mur rouge, un rouge comme l'aime Buren. Ce dernier est venu apporter ses dessins à l'atelier de plasturgie, dans une aile du bâtiment. Un bel atelier, aéré, lumineux, donnant de plain pied derrière de grandes baies vitrées sur une vaste étendue d'herbe où l'on aimerait voir pousser des fleurs sauvages. Comment devient-on élève ici pour préparer un CAP de plasturgie ? Le plus souvent par le hasard d'un logiciel qui choisit l'affectation des élèves d'après leurs vœux, leurs notes, les places disponibles et le lieu d'habitation. Jérémie Pereira,

Othmane Hellou, Mohammed Sina, Hassan Edgarbi et Denis Gautier ont été affectés en plasturgie. L'un voulait être électricien, un autre plombier, un troisième a été déçu par la mécanique, les derniers ne savaient pas trop. Aujourd'hui ils ne regrettent pas. Ils étaient douze en première année, ils sont les cinq rescapés de la deuxième année, ils se souviennent encore de la visite de « monsieur Buren ».

« Ils ont appris à aimer ce qu'ils font » disent leurs profs, Philippe Ivars et Gaël Samson, qui récupèrent des élèves peu adaptés à la filière scolaire et qui « parfois sont presque incapables de faire des opérations ». Les élèves ont réalisé la « mère de poule » de la flèche qui signale la direction du T2G. D'abord, dans une matière plus tendre que le bois, faite à partir de poudre de bois et de résine, ils ont réalisé en volume la forme de la flèche aux cotes établies par Buren, puis à partir de là, ils ont réalisé la partie inverse en fibre de verre, la bien nommée mère de poule. C'est comme un prototype. Reproduit ensuite de façon industrielle, ailleurs, à des dizaines d'exemplaires. Ils sont fiers d'avoir réalisé ce travail de chaudronnerie sans l'aide d'ordinateurs. « Je fais confiance à mes mains » dit Othmane ; « on est maître de nos mains » renchérit Mohamed. Le chômage ne les attend pas. Pour l'instant, il y a de l'embauche pour ceux qui s'y connaissent en plasturgie. Le théâtre ? Ils y sont allés une fois, « voir un spectacle avec monsieur Buren ».

C'était un théâtre, il fallait en faire un lieu de vie

Monologue de Patrick Bouchain, architecte : « Gennevilliers, pour moi, c'est une histoire de filiation. Quand Bernard Sobel a voulu transformer la salle des Grésillons pour en faire un théâtre à part entière, il s'est adressé à Noël Napo. Or c'est Napo qui m'a formé au théâtre. On avait fait ensemble différentes réalisations pour le Parti Communiste comme la scène centrale de la fête de « l'Humanité ». Napo était très influencé par Matthias Langhoff, le Berliner Ensemble, toute une scénographie que l'on ne connaissait pas en France avec un plateau qui soit un vrai atelier, un lieu de travail. Le plus souvent, les scénographies que je voyais, oscillaient entre le décor et l'architecture, je trouvais cela assez fumiste. Chez Noël Napo il y avait quelque chose de réel. Il avait été le directeur technique du Théâtre de la Commune à Aubervilliers, il avait modifié le théâtre avec peu de budget, il avait donné des conseils pour transformer l'ancien cinéma qui allait devenir le Théâtre de la Bastille. Le théâtre c'était sa famille il connaissait des techniciens dans tous les théâtres. Quand il y a eu un concours pour remodeler le T2G, il m'a parlé de son idée : faire un plateau et deux salles. Cela me paraissait invraisemblable d'avoir cela comme élément de programme. Mais il avait compris que ce dispositif créait une vraie polyvalence. Il n'aimait pas les salles polyvalentes, il jugeait que cela desservait le théâtre. Avoir un plateau et deux salles c'était répondre à une demande



de Sobel que Napo traduisait de cette façon. Avec une cage de scène qui serait au centre, deux cadres de scène de part et d'autre, et deux jagues de salle. Je travaillais avec lui, je faisais des dessins. Claude Vasconi a gagné le concours. Il n'avait jamais fait de théâtre. Et quand il a rendu son projet, il n'y avait pas de cage de scène, ce qui paraît incroyable. Il avait fait en plan ce que Napo et Sobel avaient exigé. Mais, en coupe, on ne voyait aucune émergence. Le plan de Vasconi était cohérent mais il n'a pas pensé qu'il fallait élever l'équivalent de la scène au dessus de la scène. Ce qui est drôle, c'est que s'il l'avait fait il n'aurait peut-être pas gagné le concours. Le bâtiment est très axé. Avec un porche au centre, deux arrondis d'architecture années 1930, style internationale socialiste. Il semblait difficile pour un architecte d'y apposer ce cube sur le côté. Napo racontait toujours, en rigolant, comment, au crayon, il avait ajouté ce cube. Et c'est ce qu'on voit aujourd'hui. Par la suite je suis souvent revenu au T2G. J'y ai même fait une scénographie pour le metteur en scène Alain Ollivier à l'occasion de son spectacle « Neige fondue » d'après Dostoïevski. C'est un théâtre que j'aime beaucoup et, pour moi, c'est le plus bel outil de la région parisienne. Il est sans prétention. Quand on y arrive, on pourrait croire que c'est la caserne des pompiers ou la mairie ou une école, pas un théâtre. Il faut être un habitué du théâtre pour savoir que c'est un théâtre. Pour moi, c'est une référence. À tel point que lorsque j'ai travaillé à Blois où, pour Jack Lang (alors maire de la ville), j'ai fait un programme de concours pour des salles de musique de villes moyennes, et bien j'ai copié le programme de Bernard Sobel avec un petit cabaret donnant sur une scène et de l'autre côté une scène donnant sur une grande salle. » « Les années passent et un soir, je vais au Théâtre de la Colline voir un spectacle de Pascal Rambert. Je suis très ému. Je vois quelque chose qui correspond à l'idée que je me fais d'un metteur en scène contemporain capable d'un traitement autre de l'espace scénique, capable d'intégrer les arts plastiques en allant au-delà du simple apport visuel, idem pour la musique, les corps. Et, ce qui m'arrive rarement, j'envoie une carte à Pascal Rambert en lui disant mon émotion et que son spectacle fera partie des étapes dans ma vie de spectateur. Je le connaissais mal, on avait fait simplement un débat ensemble au Théâtre de Montreuil chez Gilberte Tsai. Pascal avait dit que le Théâtre des Bouffes du Nord était pour lui un modèle (et moi j'avais travaillé pour Brook comme petite main), on ne s'était jamais revus. Et un jour je reçois un texto de Pascal Rambert me disant qu'il concourt pour le T2G et qu'il veut que Daniel Buren et moi y soyons associés. Je rencontre Rambert dans un café, je lui rappelle l'histoire du T2G et lui donne un accord de principe. Quelques semaines plus tard, il téléphone : « J'ai gagné. Comme convenu, tu t'occupes du théâtre ». J'avais beaucoup

de chantiers en cours, je lui explique que je n'aurai pas le temps, mais Rambert est un obstiné. Finalement je me rends à Gennevilliers avec ma collaboratrice Nicole Concordet et je lui dis que si les choses se font, Nicole pilotera l'opération. On s'est promenés avec Nicole. C'était de jour et depuis longtemps je n'allais au T2G que la nuit, pour voir des spectacles. La ville avait changé. Je suis frappé par l'absence de femmes et même de jeunes dans les rues autour du théâtre. Je découvre que le marché a été déplacé, qu'il ouvre sur une place derrière. Je dis à Pascal : « il n'y a qu'une chose à faire c'est de mettre le théâtre dans le marché. On fait comme si on avait une friche. Tu gardes tes salles en haut exactement comme elles sont, mais tout le théâtre – les bureaux, les ateliers, le foyer, etc. – tu le mets dans le marché ». L'idée le séduit. On organise un déjeuner avec le maire et son premier adjoint, à la mairie de Gennevilliers. Je raconte mon histoire, je leur parle du théâtre, de ce que doit être un lieu de vie, pas au sens d'une cafétéria de merde mais d'un vrai lieu. Je sens que c'est à deux doigts de marcher, mais c'est le couperet : « nous comptons démolir le marché » me disent-ils, « et si nous le conservons c'est pour y mettre une grande enseigne genre Truffaut ou Adidas. » Cependant, je ne les sens pas très déterminés. Je comprends que le projet ne pourra pas se faire tout de suite dans son intégralité, que, de toute façon, l'argent manque. Nicole et moi, on se replie sur l'essentiel : « Il faut être sur le trottoir. Il faut descendre ». Il ne sont pas contre mais craignent que cela coûte cher. Je leur raconte l'histoire du Théâtre du Radeau au Mans et la façon dont on a pu refaire le Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis avec Alain Ollivier et Daniel Jeanneteau. J'explique comment, avec trois francs six sous, on peut faire les choses si on les fait soi-même. Ils doutent encore mais comprennent que je serai l'architecte de Pascal Rambert, que je serai sous son autorité. Que le théâtre avancera l'argent des travaux et que la mairie le remboursera. On fait le projet avec Nicole en tenant compte du peu d'argent dont nous disposons. Une première solution avec des containers ne nous satisfaisait pas complètement. Et, finalement, on décide de décliner la courbe de la façade que tout le monde aime, une courbe 1930. Tourner cette courbe, la retourner en faisant une queue en forme de crosse et dans cette crosse, mettre le lieu de vie. Et de le faire comme un plateau de théâtre, tout en bois, en disposant devant des tubes d'échafaudage en mémoire de Napo. Enfin, sur le côté on projette d'ouvrir une porte qui raccordera avec l'escalier montant au foyer, si bien que cet escalier qui paraissait grand paraîtra petit. Nicole a dessiné tout cela. On était en mai, les travaux devaient être finis en septembre. On rend le projet. Les services techniques de la ville l'estiment à une somme bien supérieure à ce qui nous était alloué. Et finalement on a travaillé à moindre coût avec les entreprises avec lesquelles

on travaillait alors sur d'autres chantiers et l'équipe du théâtre. La magie ce fut la rapidité de la réponse.»

De la blouse grise au cube rouge

C'est comme un phare allumé au milieu de la ville. Un sémillant sémaphore. Une balise d'allégresse. Un signe de ralliement aussi bien. C'est un cube rouge de jour comme de nuit. Rouge vermillon, rouge coquelicot, rouge baiser. Rouge comme le feu. Rouge comme aime l'être le rideau sur les vieilles scènes du théâtre. « Rouge comme les communistes » disent des concierges du quartier des Grésillons. Rouge comme l'est le rideau de la boucherie musulmane qui jouxte le T2G. Ce cube rouge, c'est ce qu'on voit de loin dans bien des rues de la ville, bien avant de voir le théâtre : sa cage de scène haut perchée peinte en rouge le jour, et vibrante de cette couleur quand vient la nuit. Derrière ce « signe fort », un artiste de la lumière, un manitou des feux de la nuit, Yann Kersalé. Quand l'architecte Patrick Bouchain lui a proposé d'apporter son grain de sel pour mettre en valeur le T2G, Yann Kersalé n'a pas hésité un instant même si le temps était compté. C'est que pour lui Gennevilliers n'est pas une ville comme les autres. La réponse tient en une relique qui lui tient à cœur. Une blouse lavée et relavée qui a peut-être été grise autrefois. La blouse de son père. Gardée précieusement dans un placard de son atelier à deux pas du métro Château de Vincennes. Tout ce qui reste, hormis deux photographies et des tonnes de souvenirs enfouis, des 35 années que son père a passé aux usines Chaussou de Gennevilliers aujourd'hui démantelées et rasées. Alors, la blouse posée sur ses genoux, il raconte l'histoire de son père né en 1908, il y a un siècle. « Il a d'abord été embauché chez Citroën, au bureau d'études, comme chaudronnier. Et puis, en septembre 1934, monsieur Citroën a perdu toute sa fortune en une nuit et mon père s'est retrouvé au chômage. C'est alors qu'il a appris qu'on embauchait aux usines Chaussou de Gennevilliers, ils allaient se mettre à faire de la carrosserie de voiture. » Il est entré chez Chaussou, il en est ressorti 34 ans plus tard, en 1968, quand il a pris sa retraite. Entre temps il était devenu chef d'atelier. « Je n'ai jamais été à l'usine, se souvient le fils. J'en ai entendu parler en long et en large. La boîte avait des problèmes, il ne dormait plus. Il partait le matin à 4h30 en retenant la porte pour ne pas réveiller les voisins. Ils s'enfilaient une ligne complète de métro et une ligne de bus pour arriver à l'usine. Il revenait tard et là, il ne fallait pas qu'on fasse du bruit. Il n'était pas inscrit au parti communiste mais il lisait « L'Humanité-dimanche ». Il avait été déçu par les grèves, les syndicats. Mais il n'aimait pas les jaunes. » Jamais Yann Kersalé n'aurait pu peindre en jaune le cube de la cage de scène qui domine le théâtre. La couleur rouge s'est imposée comme une évidence. « J'ai proposé à Pascal Rambert que la cage de scène respire au rythme de l'action

du lieu. Quand il y a un spectacle, la lumière rouge monte et descend. Quand c'est un temps de répétition, la lumière ondule dans une sorte de torsade. Et quand le théâtre est entre deux spectacles, mais qu'on y travaille, le cube est en sommeil, comme des braises. Le cube c'est comme un électrocardiogramme du lieu. On a fait ça avec trois fois rien, j'ai demandé à mes fournisseurs de faire des gros efforts. La consommation d'électricité est faible et le système a une durée de vie très longue. » Cette idée aussi simple que géniale, sorte de version locale de l'œuf de Christophe Colomb, Yann Kersalé l'a eue en partant d'un constat : « dans les grands théâtres, on voit rarement la cage de scène. En général c'est la partie la plus haute de l'édifice mais elle est noyée dans l'architecture, or au T2G, elle éclate. C'est la partie aérienne du théâtre. C'est de là que toutes les créations s'évaporent. Le rouge n'est pas seulement le clin d'œil à la ville rouge, c'est d'abord la vie, le sang, la pulsion. » Yann Kersalé est un artiste, cela ne fait aucun doute, mais comment définir le métier qu'il fait ? « Je fais œuvre de nuit sur des architectures » dit-il. Des architectures plus ou moins anciennes mais aussi, souvent, des nouveaux édifices conçus par des architectes de renom. Helmut Jahn avec qui il a collaboré pour l'aéroport international de Bangkok, la Deutsche Post de Bonn ou le Sony Center de Berlin, parle de « light art » en définissant le travail de Kersalé. Rudy Ricciotti pour qui il a éclairé la Passerelle de la Paix à Séoul et pour qui il travaille aux Moulins de Paris. Et son vieil ami Jean Nouvel qui a fait appel à lui pour l'opéra de Lyon ou le musée du quai Branly. Cette dernière réalisation s'appelle « L'Ô » et c'est un lac de lumière qui vient enchanter le jardin réalisé par Gilles Clément entre les pilotis de Jean Nouvel. Soit 1200 joncs lumineux qui se colorent en fonction de la température ambiante en mariant le blanc, le vert et le bleu. Yann Kersalé est un poète de la matière lumineuse et du mouvement de la lumière. L'homme a quelques idées sur l'aménagement des villes à hauteur des gens qui vont à contre-courant des idées reçues et des lobbies en la matière. Il peste contre la débauche de lumières dont l'intensité n'a d'égale que le manque de pensée qu'elle cache. « Pas une ville qui n'ait pas son clocher éclairé par trois lampes au sodium » rage-t-il. Il dénonce en bloc ce qu'il appelle la « sodiumisation » des monuments historiques. « L'artiste est contextuel, explique-t-il, on peut travailler avec le dehors, avec les gens. Patrick Bouchain est l'un des rares à entendre ce discours. Je ne me suis pas particulièrement intéressé à l'éclairage des rues mais il m'est arrivé de dessiner un candélabre qui dise autre chose que le strict éclairage de la rue ou d'un panneau de signalisation comme le font ces ingénieurs qui se sont emparés du mobilier urbain. C'est ainsi qu'à Cherbourg, j'ai conçu ce que j'appelle un candélabre narratif qui respire avec la marée, passant du bleu au vert, tout en éclairant la chaussée.



J'ai toujours essayé de détourner la commande pour mettre un peu de sens.» Tout le travail de Yann Kersalé (breton il va sans dire, il est sorti des Beaux arts de Quimper, a désormais un atelier à Douarnenez et cinq de ses huit collaborateurs en sont natifs) part de ce basculement de la campagne vers les villes depuis les années 1960, de l'inflexion de la vie des villes vers la nuit, « et de cette idée que du crépuscule à l'aube on est dans un autre temps ». Yann Kersalé s'est promené à Gennevilliers la nuit. « C'est un vrai foutoir mais cela ne me dérange pas trop. En revanche il y a des candélabres sans âge, mal disposés, et là je me dis qu'il y a quelque chose à faire. Il ne s'agit pas de tout changer. Mais d'intervenir avec un esprit artistique sans pour autant se mettre une plume dans le cul et peindre tout en rose. On se dit qu'on pourrait filtrer la lumière. Eclairer la chaussée sans pour autant éclairer le troisième étage en face, faire des retouches, travailler avec les services techniques et les lycées techniques de la ville ».

Dans les années 1970, Yann Kersalé a fricoté avec le show-biz et le théâtre. Bashung, Xenakis, Higelin et bien d'autres. « J'ai beaucoup appris. » En arrivant au T2G, il a renoué bien des fils de sa vie dans cette ville où son père avait si longtemps travaillé. Il lui restait à donner un nom à son geste magnifique : « Papa-Kub » s'est imposé. Une idée, tout bonnement, lumineuse.

Un lieu de vie ouvert sur la ville

Nicole Concordet se souvient être venue au T2G pour assister à un spectacle sur le Goulag. « Mon seul souvenir, c'est la circulation, le grand couloir que l'on empruntait pour accéder à la salle du fond, on ne savait pas très bien où l'on se trouvait, tout était dans les lieux de passage ». Quand Pascal Rambert a contacté l'architecte Patrick Bouchain, Nicole Concordet qui est sa collaboratrice et son associée au sein de l'agence « Construire », est revenue à Gennevilliers. Formée initialement comme architecte d'intérieur, Nicole Concordet par un heureux hasard a croisé la route de Patrick Bouchain en 1996. « J'ai eu un entretien le vendredi et le lundi je commençais ». La collaboration dure plus que jamais. « Patrick Bouchain a une personnalité forte, mais il fonctionne toujours avec d'autres gens et sait les mettre en valeur ». C'est ce qu'il a fait avec Nicole Concordet en lui laissant les rennes du chantier de l'aménagement du T2G. Bernard Sobel laissait un bel outil : des grands travaux avaient doté cet édifice des années trente de salles de spectacles, de cages de scène et d'équipement technique de grandes qualités. Mais l'accueil du public, en bas du grand escalier était réduit, peu commode, en un mot il n'était pas très accueillant. Nicole Concordet et Patrick Bouchain ont donc fait une « étude de faisabilité » dont le premier acte consistait à faire du théâtre « un lieu de vie ouvert

sur la ville », tout en améliorant les conditions de travail des gens de l'accueil. « La mairie a été totalement partante sur cette idée de modifier l'image du théâtre par rapport à la rue, que le théâtre devienne littéralement un théâtre public. » Plusieurs pistes ont été explorées. L'envie était grande de récupérer tout l'espace du marché adjacent fermé et à l'abandon, « un très bel espace » souligne Nicole Concordet. Il y a eu beaucoup de rencontres avec la mairie et l'équipe du théâtre. « On a fini par proposer d'occuper une partie du lieu à titre provisoire en élaborant un projet simple et démontable ». Le budget et le temps étaient limités. Cela tombait bien puisque cela recoupait l'esprit de l'agence « Construire » : vite, pas cher, durable. « Il était important de travailler avec les ateliers du T2G, leurs outils, leurs machines et leur savoir-faire » dit Nicole Concordet. « Les praticables ils savent faire et ont tout pour le faire, alors on a utilisé cette technique J'ai beaucoup travaillé avec le directeur technique Patrick Yvernat. Par exemple, la façade courbe du côté de la rue est comme un décor avec un devant et un derrière, je voulais cette légèreté-là. » Le plancher, les tables, les bancs, le bar, l'accueil tout est sorti des ateliers du T2G. Désormais, on entre dans le théâtre par un accueil qui a ses aises et qui borde une salle avec des tables et des chaises et le bar au fond. On peut venir boire un verre, déjeuner ou dîner sans pour autant obligatoirement emprunter le grand escalier pour aller voir un spectacle. Depuis l'ouverture du T2G revu et corrigé, Nicole Concordet est revenue plusieurs fois au théâtre, voir des spectacles ou pas. « J'aime bien voir comment ça vit. Et je pense que ça vit bien. » Elle rêve d'aménagements futurs, elle aimerait que le marché « en déshérence depuis cinq ans devienne « une place publique ». Elle a eu aussi envie de travailler avec John Malpede qui a fondé à Los Angeles un théâtre où les exclus sont invités à jouer des pièces et que Pascal Rambert a invité en avril 2008. Le spectacle avait pour titre « Red Beard, Red Beard » et, dans le générique, en regard des mots « scénographie et lumières », on pouvait lire le nom de Nicole Concordet. « Travailler sur l'usage du lieu et de la scène, au-delà de la scénographie. Le théâtre est un lieu public, insiste-t-elle. J'ai envie de réfléchir à cela. Aller au delà de l'idée de l'accueil. Je n'ai pas de réponse toute faite, mais c'est une piste ». Finalement, Nicole Concordet a signé la scénographie et les lumières du spectacle.

Le sourire d'elle

Comment fait-elle ? Quand on entre dans le théâtre, quelque soit l'heure, on la remarque, là debout, calme et souriante derrière la courbe blanche du comptoir. Quand on part, elle est toujours là, toujours debout, toujours calme derrière son comptoir, toujours indécemment souriante (rien à voir avec le sourire crispé, breveté



hôtesse). Une jeune femme en noir, douce et doucement souriante, voilà, c'est elle. Au T2G, elle occupe un poste stratégique : l'accueil. Franchie la difficulté première – passer la porte –, c'est avec elle que se noue la conversation. La nouvelle architecture de l'accueil fait que les gens entrent plus facilement. Ils savent qu'ils mettent les pieds dans un théâtre, posent des questions, s'informent des programmes, la conversation se noue. Le plus souvent avec Elle. Et d'autant plus volontiers que son visage, le visage d'Elle, attire les paroles, appelle la confiance. Elle les écoute, elle les comprend, elle vient d'un milieu d'où viennent beaucoup de spectateurs de Gennevilliers, d'un milieu où le théâtre c'était pour les autres. Elle aussi a poussé un jour la porte d'un théâtre, un peu par hasard, c'était à la faveur d'un stage. Elle n'était pour ainsi dire jamais entrée dans un théâtre. Elle a vu ce que c'était côté scène, côté public. Le stage achevé, elle est repartie. Et puis un poste s'est libéré, on s'est souvenu d'elle, on l'a embauchée, le théâtre est entré dans sa vie. Et puis un jour elle est partie, elle a fait des tas d'autres choses, mais le théâtre a fini par lui manquer. Et voilà. Un jour, elle apprend que le T2G cherche quelqu'un pour l'accueil et la réservation. Elle a rendez vous un samedi matin, jour de marché – à l'époque le marché débordait sur le trottoir devant le théâtre. En haut des marches, les hautes portes vitrées de ce dernier sont fermées. Elle voit bientôt un petit homme vêtu de noir qui peine à ouvrir l'une de ces portes. C'est Bernard Sobel. Et l'entretien commence là dans le hall entre cet homme à quatre pattes qui trifouille la porte et cette jeune femme qui répond à des questions auxquelles elle ne s'attendait pas. Sobel lui demande ce que font ses parents, des choses comme ça, il lui explique qu'il est le dernier communiste du théâtre français, il dit toujours ça. Quand ils arrivent dans le bureau de Sobel, l'entretien est presque terminé. Des années plus tard, elle s'en souvient comme si c'était hier. Sobel est parti, Rambert est arrivé, Elle est restée. Chaque jour, elle attend. Que la porte s'ouvre. Que quelqu'un vienne. Vienne vers Elle. Car elle est toujours là, derrière son comptoir. On ne lui demande pas son nom. Son sourire suffit. Elle est ce qu'elle est et cela ne regarde qu'elle. Elle leur parle. Elle les écoute. Elle les accueille.

Les trois sœurs de la Martinique

Les trois sœurs de Tchekhov s'appellent Olga, Macha et Irina. Celles de Gennevilliers se prénomment Marlène, Huguette et Josiane. Seules les deux dernières sont vraiment sœurs, comme l'entend l'état civil, mais les trois sont comme des sœurs : elles viennent du même pays, la Martinique. Tous les matins, elles se retrouvent dans un même recoin du T2G qui n'en manquent pas, pour boire un café. Huguette Pemba et sa sœur cadette Josiane arrivent les premières vers six heures. « On ouvre et on allume les lumières ». Après, elles « font le boulot » :

le nettoyage des bureaux, des toilettes, de l'accueil et du bar. Huguette a son côté et Josiane le sien. Et ainsi jusqu'à midi. Du mardi au dimanche « en exploitation » ou du lundi au vendredi « hors exploitation ». L'exploitation, c'est les jours de spectacles, là il y a aussi les gradins à nettoyer, « c'est la priorité ». Sur les sept enfants des parents Pemba (deux garçons, cinq filles), cinq ont quitté leur quartier Volga à Fort de France pour venir vivre ici. Huguette est mariée, trois enfants. Josiane a une fille mais est restée célibataire, elle aime bien la musique de Kassav. Elle est allée entendre ce groupe antillais en concert au Théâtre Rutebeuf quand elle habitait chez sa sœur à Clichy. Aujourd'hui, elle habite près de la mairie de Gennevilliers. Vers 9h30, Huguette et Josiane s'accordent une petite pause café lequel coule tout chaud du thermos. Elles le prennent en bas, dans une pièce étroite pourvue de deux fenêtres qui donnent non sur l'extérieur mais sur le bureau de Marlène où tombe l'éclairage zénithal d'une verrière haut perchée avec vue sur le ciel. « L'été c'est très agréable, j'ai l'impression que je suis aux Antilles, l'hiver j'ai l'impression que je suis en France » rigole la native de la Martinique. Marlène Célestin vient, elle, de Rivière Salé, une des bourgades non loin de la capitale Fort de France, c'est que rien n'est très loin à la Martinique. La France métropolitaine (les trois sœurs disent « la France » tout court), c'est autre chose. Marlène avait fait le voyage une première fois en 1981 mais le froid l'avait fait vite repartir. C'est le père de sa fille qui l'a fait revenir à Gennevilliers, deux ans plus tard. « Petit à petit, on s'habitue ». Aujourd'hui elle aime bien le samedi aller marcher dans Paris, visiter les églises, se perdre dans les rues. Elle était voisine de Bernard Sobel, rue du Pressoir et c'est comme cela qu'elle s'est retrouvée au théâtre à faire le standard en 1990. « T2G, bonjour » susurre Marlène de sa voix douce. Certains croient s'être trompés et être tombés sur une voix du téléphone rose, mais non c'est la voix suave et apaisante de Marlène. « Avant je m'occupais de personnes âgées handicapées. Il faut de la patience, être toujours d'humeur égale, garder pour soi ses problèmes personnels. Ici, c'est pareil. Il arrive que certains s'énervent au téléphone, je les calme. A la fin, souvent, ils s'excusent. » Elle ouvre aussi le courrier, fait des tas de petites choses, avec l'Internet il y a un peu moins d'appels téléphoniques. La petite lumière clignote. « T2G, bonjour. . . » Les trois sœurs de Tchekhov voulaient retourner vivre à Moscou. « À Moscou ! À Moscou ! » crient-elles. Les trois sœurs de Gennevilliers aiment retourner de là où elles viennent. Huguette et Josiane s'envolent pour les Antilles tous les deux ans, Marlène chaque année. « La Martinique me manque, la famille surtout. Cela me manque de discuter ». Alors Marlène s'est achetée un forfait avec des numéros favoris où elle peut parler sans compter à sa famille de l'autre côté du monde.



L'irrésistible ascension d'Abdel

Il est le septième d'une fratrie de dix-sept. Il a connu les bidonvilles de Nanterre, puis celui du port de Gennevilliers. Il a fait l'école primaire à Joliot-Curie, le collège à Guy Môquet, c'est au lycée qu'il a eu comme prof de maths, Monsieur Jacques Bourgoïn, le maire de Gennevilliers. Il a bifurqué vers un CAP, puis un BEP de cuisine à l'école des métiers de la table de la porte de Champerret. Il aurait bien aimé être aux cuisines quand il a fait son service militaire en Allemagne mais il a été pilote de char, il ne regrette pas : il a passé gratuitement tous ses permis de conduire. Il bossait depuis longtemps comme commis chez un traiteur du Pré-Saint-Gervais, il espérait passer second, voire chef, mais non, commis, encore et toujours commis. Alors, il a songé à créer un restaurant solidaire à Gennevilliers, sa ville, il en a parlé au maire, son ancien prof. Mais il n'y avait pas de local. Comme Pascal Rambert le directeur du théâtre et la directrice Nicole Martin, cherchaient quelqu'un pour s'occuper du bar et du restaurant, le maire les a mis en contact. Est venu le jour du test : la dégustation. « Je leur ai fait un méli-mélo de saumon et Granny Smith, une purée d'avocat avec crevettes balsamique, de la bruschetta au jambon de parme et crottin de Chavignol sur lit de mâche », et pour suivre trois desserts et un « un café Georges Clooney ». Ils lui ont proposé de faire les repas pendant les représentations du premier spectacle de Pascal Rambert. Au bout de quinze jours, il signait une concession de trois ans renouvelable calquée sur le mandat de Rambert renouvelable, lui aussi, au bout de trois ans. « Ils ont cru en moi. Je faisais de la cuisine depuis dix-sept ans et personne ne m'avait encore fait confiance ». Abdel fait de la cuisine sur un nuage où se croisent bien des cuisines du monde. « Je suis né en France de parents algériens, ma femme est franco-italienne, j'ai une sœur qui est dans la restauration à Princeton dans le New Jersey et j'aime la culture indo-asiatique. » Pour faire à la rentrée 2008 de la cuisine japonaise en liaison avec les spectacles au programme, il a demandé conseil à « un petit frère qui vit à Osaka, vend des baskets vintage mais est aussi passé par la restauration ». Abdel a autant de plaisir à parler qu'à faire la cuisine et à partager le plaisir qu'il a de la faire.

Le règne de Reine Méneval

Professeur de français au lycée Auguste Renoir à Asnières, Reine Méneval y enseigne aussi le latin et le grec, et comme cela ne lui suffisait pas elle y enseigne aussi le théâtre depuis 1986. Cette année là, le lycée Renoir s'est engouffré avant tout le monde dans la brèche ouverte par la création de l'option théâtre (grâce à Jack Lang) et qui devait aboutir au premier bac théâtre trois ans plus tard. Nombreux sont les metteurs en scène à être venus dans le lycée : Bernard Sobel venu en voisin de Gennevilliers, antoine Vitez,

Jean-Pierre Vincent, mais aussi des décorateurs comme Nicky Rieti, des acteurs. Et les élèves allaient au T2G (plusieurs se souviennent du choc que fut la découverte de l'Emballage théâtre), certains jouaient des petits rôles dans des spectacles mis en scène par Bernard Sobel. Pascal Rambert a pris le relais, avec son côté chien fou. « On avait pris des habitudes, on a dû s'adapter. Mes élèves ont bien accroché au virage du théâtre » sourit Reine Méneval. Certains d'entre eux assistent aux répétitions ouvertes, participent à l'atelier d'écriture. Reine Méneval règne toujours sur les options théâtre menacées par la politique de l'actuel gouvernement. Elle mes ure le chemin parcouru. « Certains de mes élèves ont trouvé leur voie grâce au théâtre. Cela les aide à voir clair en eux. Et pour ce qui me concerne, cela a changé ma façon d'enseigner le français. Je le fais avec plus de simplicité, avec plus d'authenticité dans les rapports, tout en gardant une certaine autorité. Au théâtre tout le monde cherche. Et on cherche avec les élèves, on est aussi humbles qu'eux. » Dans la belle salle de théâtre de son lycée, une performance présentée en public avait placé cette recherche au cœur du travail : une voix en appelait une autre, un corps en cherchait un autre. C'était un bel après midi : le théâtre apparaissait là comme une figure royale de l'amour.

Le fantôme du théâtre

Je me souviens qu'au bout de l'impasse, dans une banlieue rouge semblable à celle de Gennevilliers, sur le carré d'herbe qui bordait le chalet bringuebalant où nous habitons, avec de vieilles couvertures mon père m'avait aidé à faire tenir debout une sorte de tente. Avec les enfants des voisins, on avait tous le même âge, celui d'aller au CP, on y passait des heures. Tous venaient sous la tente, sauf « les enfants des Marquet » c'était nos ennemis. C'est à des choses comme cela qu'un adulte peut penser lorsqu'il sort de la tente de « Mon Fantôme » un samedi après midi à l'issue d'une séance publique de la pièce que Pascal Rambert a écrit en pensant à son très jeune fils. Pour l'adulte qui s'allonge sous la tente aux côtés de sa progéniture, le « fantôme » c'est d'abord celui de son enfance, mais pour les enfants, c'est autre chose. C'est ce que l'on vérifie à l'issue des autres séances, les plus nombreuses, réservées aux enfants des écoles de Gennevilliers. Les deux comédiennes (Marion Uguen et Delphine Lorenzo ont succédé à Clémentine Baert et Gilles Groppo) vont jouer « Mon Fantôme » à l'intérieur même des écoles. La tente – tout juste grande pour tenir les petits corps allongés d'une classe entière – est installée dans la classe ou la bibliothèque de l'établissement scolaire, on obstrue les fenêtres pour faire le noir. Exception faite pour les écoles du quartier des Grésillons, là, les enfants viennent alors au théâtre, en voisins. Vêtues de blanc – comme les peintres et comme les murs repeints



du T2G – mais laissant poindre le bas d'un t-shirt rouge – comme le cube qui domine le théâtre – les deux comédiennes demandent aux enfants de se déchausser. Elles leur expliquent que tout va se passer dans le noir, mais qu'elles ont des torches (et hop, elles les allument) pour rassurer ceux qui ont peur du noir, elles disent aussi qu'il y a « une règle d'or: le silence », le silence de la nuit, le silence du théâtre quand ça va commencer. A l'entrée de la tente, elles demandent: « c'est quoi la règle d'or? » – « Le silence ! », répondent les enfants dans un potin d'enfer. A la sortie du spectacle, elles réunissent les enfants en cercle autour d'elles pour un « atelier ». D'abord on parle du spectacle. « Vous avez eu peur? – Non ! ». Certains disent tout de même avoir eu « un peu » peur au moment où apparaissent les cagoules. Les actrices posent des questions. Par exemple, à un moment du spectacle, les murs de la tente sont caressés par la projection de tableaux de maîtres où figurent des anges. Elles essaient de les amener doucement vers les mots « tableau », « peinture », « ange ». Après quoi, on passe à un échauffement physique puis à toutes sortes de jeux, par exemple faire une petite phrase et la passer à son voisin et ainsi jusqu'au bout de la file indienne. Voir, entendre, imaginer, raconter, dialoguer. On capte le théâtre, à sa source. Avant de venir, les enfants ont fait en classe des dessins liés aux thèmes de « Mon Fantôme ». Beaucoup sont aussi allés à la galerie Manet de la ville voir l'exposition de Dominique Titiré « Les Liens invisibles ». On entrait dans une salle blanche avec dans l'oreille des sons et des amorces d'histoire, un peu comme dans « Mon Fantôme ». Et puis les classes de la ville qui ont vu le spectacle (35 pour la saison 07-08) viennent ou reviennent au théâtre pour effectuer une visite du T2G. Les classes sont accueillies dans « le lieu de vie » par Charline Rocquet (de l'équipe des relations publiques) et Isabelle Gangloff (de l'équipe technique). Cette dernière explique que le théâtre est un lieu où les gens travaillent et que ce travail c'est le théâtre. Sur le « plateau 1 », une répétition se prépare. Les enfants s'assoient sur les gradins. Isabelle explique: les frises, le rideau de fer, les projecteurs, les trappes, le temps des répétitions, les différents métiers: éclairagiste, décorateur, costumière. Les mains se lèvent. « Pourquoi il y a des petits cailloux? », Isabelle explique que les petits cailloux font partie du décor. « C'est quoi les comédiens? » demande un autre. Isabelle a réponse à tout. Même à cette épineuse question. Au milieu de la visite, Charline fait asseoir les enfants dans le foyer du théâtre et leur fait écouter des sons liés au théâtre. Elle leur demande de bien écouter. La visite continue. A la fin, on se retrouve dans « le lieu de vie » (le bar, l'accueil). Charline repasse les sons et demande aux enfants de les reconnaître. Pas facile. Au bruit d'un strapontin qui couine un enfant croit entendre le bruit d'un bisou. Au martèlement d'une machine à coudre de la costumière, les enfants pensent reconnaître

le bruit d'un cheval ou d'un tam-tam. L'un des derniers sons est celui d'une salle qui applaudit. Ce son-là, tout le monde le reconnaît. Charline pose la question: « Pourquoi on applaudit? » et les enfants de répondre en chœur: « Parce que c'est fini ! »

Toc-toc, c'est le théâtre

Ils sont tout excités. Habituellement, ils répètent dans une salle de classe ou une salle de sports, mais, cette fois-ci, ils ont quitté leur lycée hôtelier René Aufray de Clichy-sous-Bois (quatre pôles: restauration, tourisme, paramédical, tertiaire), pour venir répéter dans un vrai théâtre. Un après midi, ils sont sur le plateau 3 du T2G, tout blanc avec des grands hublots tout ronds où la lumière du jour éclaire « la salle » (une petite estrade où les élèves sont agglutinés) et « la scène » (la vaste étendue restante). C'est beau, mais c'est un peu impressionnant pour des élèves qui ont du mal à trouver leurs marques. Ceux qui débent ne quittent guère le mur du fond, là où ils sont le plus éloignés de leurs camarades. Les voix ont souvent du mal à sortir, les uns et les autres parlent mieux avec leur corps. « Sur le silence on va démarrer... lumière ! » lance le prof de théâtre Jean Luc Bernard qui dirige une compagnie à Gennevilliers et travaille beaucoup dans les écoles de la région. C'est Brigitte Olive, prof d'EPS du lycée, qui l'a appelé après avoir consulté le Bottin et c'est elle qui a pris contact avec le théâtre. À la fin de l'exercice, Jean-Luc dit « noir ! ». Il n'y a ni lumière artificielle, ni obscurité. « Lumière », « noir » sont des mots de la convention théâtrale et les élèves les comprennent: ils ne jouent qu'après le mot « lumière » et quand le prof crie « noir », les corps tendus se relâchent. Ils ont travaillé sur le thème de la porte, par groupes de deux, trois ou quatre. Ils racontent des petites histoires qu'ils connaissent bien ou dont ils ont entendu parler: la fille qui se retrouve seule le jour de son anniversaire, la copine qui vole le collier de la copine, une petite vieille à qui on pique son sac. A chaque fois une porte s'ouvre ou se ferme. Toc-toc disent les mains (le garçon fait le bruit du toc-toc avec le pied). Il entre. Une femme l'attend. « Vous achetez un bébé? » Il achète. Le prend dans ses bras, s'en va. « Il le prend comme un fusil ! », rigole un garçon dans la salle avec un œil déjà aguerri. Lui est en bac pro, pour la fin de l'année son groupe prépare un spectacle à partir du script du film « W est side story », l'histoire de deux bandes rivales. L'homme de théâtre intervient parfois: « parle plus fort ! Parle moins vite ! Fait semblant de mâcher ! » (un carré de chocolat). Sur une feuille, chaque élève note de 1 à 5 les prestations de ceux qui viennent de se produire, selon quatre critères: voix, élocution, concentration, interprétation. Le théâtre c'est tout cela à la fois. En écoutant, en regardant, les élèves apprennent ce que ces mots veulent dire. Ils ont ouvert la porte du théâtre et ils sont entrés en plein dedans. Ils sont tout excités.

Danse avec les mots

Soit des élèves de première S du lycée Galilée qui préparent leur bac de français. Au programme: Victor Hugo, La Fontaine, Voltaire, Baudelaire. Des grands auteurs, des beaux textes, à l'abord pas toujours aisé pour des élèves qui se battent souvent avec la langue française. Et des élèves qui ont aussi une « appréhension du corps délicate socialement et culturellement » ajoutent, constat à l'appui, leurs profs d'EPS. Ce sont ces derniers, à commencer par Pierre Prim, qui ont servi de pivot pour une opération commando menée avec des danseurs et chorégraphes venus là via le T2G: Mie Coquempot et Rachid Ouramdane.

Ou « comment la danse peut les aider à rendre compte différemment les textes au programme » écrit Pierre pour présenter le travail sous le titre « Corps à texte ». En précisant: « les textes d'auteur élaborent une poétique du langage capable de rendre compte des plus infimes nuances de la sensation et de l'émotion: tout le travail était d'amener les élèves à s'en approcher ».

Un projet « ambitieux », parti « de très loin » qui conduit les élèves de première S à créer donc « un nouveau langage ». Douze ateliers étalés de décembre 2007 à février 2008. Avec, en guise de bouquet final: la présentation de ces « corps à texte » un après midi de février juste avant les vacances dans la belle salle du dojo en face du lycée Galilée.

Difficile de rendre compte avec des mots de ces danses du texte où ce dernier fonctionne comme un livret.

Ainsi quatre filles en blanc et noir se lancent dans une danse sur « Le crépuscule du soir » de Baudelaire, exprimant avec leur corps l'univers du mal et de la corruption exprimé par le poète dès le premier vers: « Voici le soir, ami du criminel ». Dans « Le singe vêtu d'une peau de bête », extrait de son recueil « Les Châtiments », Victor Hugo, sous une forme détournée, fustige Napoléon III. « Admirez moi, voyez, je suis un tigre ! ». Deux filles et trois garçons avec leurs corps montrent le peuple se laissant séduire par le lion, avant que ne vienne la peur et la soumission et enfin la révolte: « tu n'es qu'un singe ! ». La danse suit les inflexions ce mouvement. On croirait assister à une parabole sur le roitelet Sarkozy!

« Il faut fleurir les ouvertures »

C'est une table longue comme un banquet de famille située dans un recoin comme secret du T2G auquel on accède par un escalier dérobé donnant sur la rue, près du marché qui jouxte le théâtre. Les étranges convives se retrouvent dans le bar du théâtre chaque mardi un peu avant 19 heures où plusieurs se restaurent avant d'en découdre. Certains se connaissent, d'autres se reconnaissent, d'autres viennent pour la première fois ou reviennent après une éclipse. On ne (se) pose pas de questions, ils n'y a pas de compte à rendre, de présence ou d'absence à justifier, l'envie dicte la venue.

Sur le coup de 19h, le cortège informe se dirige vers la petite porte, monte l'escalier et prend place autour de la grande table. 130 sont inscrits, 40 à 60 viennent là chaque mardi. Sur la table, des feuilles et des crayons. Pascal Rambert qui a accueilli tout le monde en bas des marches et refermé la porte, rappelle les règles: on écrit pendant une heure et ensuite lit à haute voix qui veut. C'est « l'atelier d'écriture du mardi soir ».

Un silence doux, apaisant et cependant intense et nourrissant s'installe. Les crayons crissent. Les stylos déglutissent leur encre. Aucun thème, mais « on s'adresse à quelqu'un » propose Rambert qui pour rien au monde ne manquerait ces trois heures hebdomadaires d'atelier écriture. Même au plus fort des répétitions de ses spectacles. « Cela me régénère » dit-il. C'est aussi le cas de ceux qui écrivent.

Certains ne lèvent pas le nez de leur feuille, d'autres restent longtemps pensifs. Ce mardi là, il y a en a un qui s'est endormi très vite mais se réveillera pour écrire au moment où d'autres, ayant écrit, piqueront un petit roupillon méditatif. L'écriture les repose des fatigues de la journée mais le corps n'en fait qu'à sa tête. Chacun écrit ce que bon lui semble. Certains y pensent avant, quelques uns — trichant un peu, un tout petit peu — ont même des notes ou un cahier déjà gribouillé, mais chacun joue le jeu.

De la confession réelle ou imaginaire à la lettre adressée à sa voisine, d'un énoncé qui se veut poétique a un autre vraiment humoristique, ça se bouscule au portillon de l'expression. « Comment dire ? » se demandait le vieux Beckett au soir de sa vie dans un ultime poème. Oui, comment dire ? Vieille et increvable question. Cela va mieux en le disant, en essayant de l'écrire. La réunion ici fait la force. L'écriture de l'un entraîne celle de l'autre, « elles sont belles tes ratures, voisin » écrit ma voisine en lorgnant sur ma feuille sans pour autant chercher à la lire.

Une heure est passée. Quelqu'un se lève et lit à haute voix. Une histoire de peur où le narrateur craint que tout bascule dans l'horreur. La personne marche le long de la grande table et relate un souvenir d'une enfance qui n'est pas la sienne, mais celle d'une mère que l'on promenait dans un landau avec des tracts cachés sous son petit corps. Un autre lui succède et dit vouloir « partager des mots ». Celui-ci fait de l'humour avec des « escalopes de dingues ». Une femme se lève, son premier mot est « idéal », ses derniers mots seront « à tout à l'heure ». Un homme bondit et reprend « à tout à l'heure » puis file son texte. Celle-là dit: « elle est belle Aïcha, toute l'histoire du monde est écrite sur son visage ». Cet autre raconte que cela fait tout drôle de recevoir son dernier bulletin de salaire. Et ce drôle de luron, très en verve, dialogue à haute voix: « Je m'appelle Yapi. Et tes papiers ? Y a pas ».

Passe un texte au rebond d'un fait divers : un jeune homme de 16 ans (John Maina) à qui la préfecture venait de signifier qu'il n'aurait pas de papiers et qui a préféré mettre fin à ses jours. Beaucoup de textes partent du fait même d'écrire. Des dialogues impromptus naissent au hasard des regards et des mots. « Il faut fleurir les ouvertures » s'écrit une jeune femme en regardant l'homme qui, par ses mots, l'interpelle.

Pascal Rambert écoute, se plaçant à distance de celui qui parle, attentif au ping-pong des mots. Une fois seulement, il lance : « ouvrez ! ouvrez ! ». Ils ouvrent, ils l'ouvrent. Ils écrivent. A la fin, tous ceux qui le veulent donnent leur écrit qui va rejoindre le tas de feuillets déjà épais concoctés par l'atelier d'écriture. Les dits et écrits du mardi soir.

Les quatre gennevilloises

Quand Pascal Rambert a été nommé à la direction du T2G, le responsable de la culture à la ville, Yves Shebat, l'a entraîné à l'école de danse municipale dirigée par Noëlle Lallemand et lui a présenté les sept professeurs présents ce jour là. « Quand je l'ai vu, j'ai juste compris que c'était un artiste » se souvient Céline Ordoqui qui enseigne la danse jazz. Artiste, Céline l'est complètement. Avec trois fois rien, un mot, l'amorce d'un geste et surtout l'intensité de son regard sur l'essai des jeunes filles, elle crée une atmosphère à la fois apaisante et intense. Derrière les grandes baies vitrées de l'école, le monde extérieur semble loin. Pascal est revenu avec Sylvie Goujon (qui dirige le secteur relations publiques du théâtre, je profite de cette parenthèse pour dire ce que ces pages lui doivent : tout), je disais donc que Pascal est revenu avec Sylvie voir les élèves des différents cours de Céline. « Elle était plus concentrées que d'habitude mais aussi plus stressées » se souvient-elle. Elles ne savaient pas que Pascal venait pour choisir des élèves dans le but de les faire participer à son spectacle « Toute la vie ». Il en a choisi quatre. « J'en aurais choisi plus, dit Céline, mais il a bien choisi. » Emilie, 23 ans, Camille 17, Sophonie et Tapita 15 ans chacune. « Quatre Gennevilloises » précise Céline Ordoqui. Elle les connaît bien, certaines depuis l'âge de six ans. Elle savait qu'elles étaient prêtes à se frotter au monde professionnel du spectacle, elle avait confiance. « En jazz la participation est très dynamique, explique Céline. Je pars de leurs goûts musicaux : elles veulent que ça bouge. Et puis, petit à petit, je les emmène ailleurs et bientôt c'est l'ailleurs qui leur plaît, un ailleurs très éclectique qui va du flamenco (d'où je viens) à la musique africaine, arabe. Ces musiques leur ouvrent l'imagination ». Dès lors, tout est possible. Même d'envisager, pour certaines comme Emilie ou Camille de poursuivre dans la danse. On les a vues sur la scène du T2G. On les y reverra.

Un ban pour Libouban

L'appellation du lieu – « Maison du développement culturel » – est d'une froideur inversement proportionnelle au vif enthousiasme de son directeur Gonery Libouban. Un prénom et un nom qui ne courent pas les rues, mais Gonery Libouban les court, lui, les rues de Gennevilliers, depuis cinq ans, depuis qu'il a travaillé pour le 700^e anniversaire de la ville et qu'il est devenu le bras séculier d'Yves Shebat, le directeur de la culture et de la communication de la municipalité. Libouban aime venir très tôt le matin à pied depuis le 18^e arrondissement de Paris où il habite, franchir le pont de Gennevilliers, gagner le quartier des Agnettes et voir le soleil prendre de la vigueur par delà les arbres et les immeubles qu'il voit depuis les larges fenêtres de son bureau. Cet homme qui est curieux, observateur et qui n'aime rien tant que les rencontres, a fait ses comptes : près de deux cents artistes professionnels habitent Gennevilliers (sans compter les centaines de praticiens amateurs). Des plasticiens, des musiciens, des danseurs et des acteurs. « Et j'en découvre toutes les semaines ». Ce beau constat lui a donné des idées. D'abord celle des « produits frais ». Souvent les artistes ont besoin d'un lieu de travail. Gonery Libouban les invite dans sa Maison. « Et quand ils le veulent, ils montrent soit un travail en chantier, soit une avant-première ». Libouban s'arrange pour que la soirée mette en présence deux artistes de deux disciplines différentes qui ne se connaissent pas. Créer des mariages entre artistes, il adore cela. C'est ainsi qu'il a fait se rencontrer la danseuse Marie-Agnès Arlot qui travaille à Gennevilliers avec le contrebassiste Nicolas Crosse, professeur au conservatoire de la ville ou les marionnettes de Jeanne Sandjian avec la guitare de Tomas Bordalejo. Le résultat de ces rencontres consiste en des spectacles portatifs faisant partie d'une vingtaine de propositions offertes au public, à la carte. C'est la nouvelle et belle idée de Libouban : la « Culture à domicile ». Vous habitez Gennevilliers, vous choisissez un spectacle, ainsi qu'une soirée. Libouban vient alors vous rendre visite : si votre habitat est trop étroit pour accueillir le spectacle et une quinzaine d'invités-spectateurs, on s'arrange en allant dans une des salles collectives qui se trouvent souvent en bas des immeubles de la ville. Le jour J, celui qui reçoit prévoit quelques rafraîchissements et autres gâteries, l'équipe de la Maison du développement culturel aide à l'accueil et le spectacle peut commencer. Le choix est grand. Par exemple le chanteur et griot burkinabé Salia Kouyaté, la chanson française de Monsieur Melon, les contes haïtiens de Mimi Barthélémy ou les contes cubains de Coralía Rodríguez, le « Scrabble déjanté » de la compagnie Public chéri d'après des textes de l'Oulipo, les créations radiophoniques de Sylvie Gasteau, la Soprano Isa Lagarde accompagnée au piano par Gilles Baissette ou encore l'homme tatoué

Pascal Tourain qui fait une visite guidée de son corps. Le spectacle est gratuit, les artistes sont payés au cachet. Un beau succès qui touche une population qui va bien au-delà du cercle associatif. « Depuis la grève des intermittents, beaucoup d'artistes se sont tournés vers les petites formes. Par choix. Par nécessité. Mais aussi pour toucher un autre public » explique Gonerly Libouban qui peste, à juste titre, contre ceux qui ont déclaré du haut de leur chaire parisienne ou ministérielle, « l'échec de la démocratie culturelle en France ». Tout son travail, au plus près des gens, prouve le contraire. La preuve : il a senti, à l'automne dernier, qu'une partie de son public avait bifurqué vers le T2G. Il n'en a ressenti aucune amertume, au contraire. « Cela s'est fait naturellement. » Il en profite pour attirer un autre public. On quitte à regret la magnifique vue de ses fenêtres. On le laisse à la préparation de la nouvelle édition d'une des ses autres idées à succès : le « café-bavard ».

La tour de Gégène

Dans son bureau, au sixième étage de « la tour », Yves Shebat contemple un terrain vague : le futur centre-ville. « Gennevilliers est une vraie ville, mais elle n'a plus de centre ville » soupire-t-il. Depuis que, dans les années 1970, la ville s'est dotée d'une mairie en forme de tour, son centre est introuvable, mais l'écrasante tour fait partie de « l'imagerie locale ». Il en faudrait plus pour fédérer une ville « où les habitants sont d'abord du quartier où ils habitent : Les Grésillons, le Luth, les Agnettes ou le Fossé de l'aumône » constate cet homme qui est arrivé dans la tour en 1995, appelé par l'ancien maire Jacques Bruhnes, après avoir longtemps dirigé une radio libre. Le futur centre ville devrait marier culture, logements et commerces. Depuis 2005, Shebat a la responsabilité d'un vaste secteur : « culture et communication ». La langue de bois et l'autosatisfaction ne sont pas son fort. « On le constate un peu partout et c'est vrai à Gennevilliers : la politique culturelle marque le pas, analyse-t-il. On a tous les équipements culturels qu'il faut mais cela ne suffit pas. Gennevilliers n'est pas une ville de riches et on n'arrive pas à joindre les plus démunis ». D'où l'idée qui lui est chère de « la culture à domicile », un projet mis en route en 2007. « Ça marche mais on ne peut pas dire que c'est gagné. » Rien n'est jamais acquis en la matière. Le père fondateur de la galerie Manet, Bernard Point a doté la ville d'un fond d'art qui orne les cimaises de la mairie à l'étage des élus ou du côté de la salle des mariages. « Quelques pièces intéressantes et beaucoup de croûtes » juge Shebat qui aujourd'hui, « essaie » d'enrichir ce fond. « La tour ce n'est pas ce qu'on a fait de mieux, elle n'est pas très rock and roll » sourit-il. Depuis son bureau, il ne la voit pas. Mais il voit la ville de Gennevilliers, il voit « Gégène ». Et il n'est pas au bout de ses rêves.

La maison Manet

La maison ressemble à une mairie de village, d'ailleurs certains parlent de « Gégène » (Gennevilliers) comme d'un « village gaulois ». De fait, avant « la tour », c'était la mairie de Gennevilliers, aujourd'hui la maison porte le nom de Manet. Le peintre a vécu à Gennevilliers, moins longtemps que Caillebotte, mais Manet est plus connu et puis « galerie Manet », cela sonne bien. On entre donc dans cette galerie comme dans une maison, on va de pièce en pièce il y a même une cheminée, on se sent bien, on est loin des cimaises souvent ingrates des galeries parisiennes. C'est aussi que ce lieu plein de recoins et d'annexes n'est pas seulement une galerie. Depuis sa création en 1968, c'est tout autant une école. On y apprend l'art de peindre, de sculpter ou de photographier, de manier la terre, les pinceaux ou la création numérique. 250 Gennevillois s'y adonnent. Sans compter les élèves des écoles. Depuis l'arrivée à de son nouveau directeur Lionel Balouin, il y a six ans, la galerie Manet abrite également une école préparatoire aux Beaux-Arts, forte de douze élèves. Et bientôt un artiste pourra travailler là en résidence. Et tout ce monde là se croise, se frotte, se nourrit mutuellement : pour la classe préparatoire les expositions de la galerie vouées à la « scène émergente » sont un « outil pédagogique ». Pour les artistes, exposer à Gennevilliers, c'est élargir leur horizon. Pour les Gennevillois, c'est avoir au village une galerie qui peut consacrer des expositions personnelles à des artistes avant Paris. Ou organiser des manifestations en écho avec ce qui se fait au théâtre : ainsi des manifestations sur « l'art et le sport » en marge du spectacle « Surface de réparation ». La galerie Manet est une ruche, ce n'est pas une chapelle. Lionel Balouin est passé de l'école des Beaux-Arts de Châteauroux au Musée des Beaux-Arts de Paris en passant par l'artiste Robert Combas. Il aime tout ce qui est singulier. « Je peux passer de quelque chose de très raide à quelque chose de généreux, l'important c'est de faire sortir des singularités » explique-t-il en se promenant parmi les tableaux de Marlène Mocquet, artiste on ne peut plus singulière à la peinture « habitée ». Comme une maison.

Un Jean Vigo pour tous

Au cœur de la Cité jardins, le cinéma Jean Vigo dresse sa belle silhouette, désormais classée. Il faudrait aussi classer la mémoire de ce lieu car c'est là que tout a commencé en 1935 quand l'édifice flamboyant neuf comme tout le quartier (conçu par un architecte anglais) fut baptisé « Maison pour tous ». Tous. Tous les Gennevillois. C'est là que le bouillonnement culturel de la ville a fait ses premières bulles, dans une ville de banlieue qui ne comptait alors ni bibliothèque digne de ce nom, ni galerie d'art, ni cinéma, ni théâtre, ni rien du tout. Dans les années 1960-70, ces années bénies de la cinéphilie, le lieu



est un ciné-club associatif où des critiques, des réalisateurs viennent débattre après la projection dans la salle qui frise les mille places. Dans les années 1980, le lieu, resté associatif, devient un cinéma à part entière et prend le nom de Jean Vigo. Joli clin d'œil : le réalisateur de « Zéro de conduite » et de « L'Atalante » est mort en 1934 (il n'avait pas trente ans) et la Maison pour tous allait ouvrir l'année suivante, comme un passage de flambeau en forme de fidélité. Aujourd'hui le cinéma Jean Vigo a tronqué sa grande salle contre deux plus petites (208 et 88 places). Le lieu est resté associatif. La mairie paie les charges, l'entretien, le loyer, le cinéma vit sur ses recettes. C'est la seule salle de cinéma de Gennevilliers, le multiplex le plus proche est sur le territoire de Villeneuve la Garenne. Le cinéphile Jacques Déniel a pris la direction du Jean Vigo en 2003. Ce natif de Brest ne connaissait pas Gennevilliers mais le monde du cinéma avait appris à l'apprécier. De 1987 à 1996 à la tête des Rencontres cinématographiques de Dunkerque, il avait été le premier à faire découvrir au public français le « Décalogue » du Polonais Kieslovski, le Portugais Monteiro, l'iranien Kiarostami, le lituanien Bartas et bien d'autres. Après un détour au Fresnoy, il est arrivé à Gennevilliers. Où il n'a eu qu'à ouvrir son beau carnet d'adresses pour faire venir au Jean Vigo la fine fleur des cinéastes français : les Jacquot, assayas et autres Breillat. « Pascal Rambert est venu voir bien avant d'avoir été choisi. Il m'a parlé de son projet, de son envie de résidences de cinéastes » se souvient Jacques Déniel. Tous les postulants n'ont pas fait cette démarche. Depuis Rambert a été nommé et l'idée s'est concrétisée : le Français Jean-Paul Civeyrac et le Japonais Shinji Aoyama ont tourné en 2008 dans les rues de Gennevilliers. Le cinéma Jean Vigo mettra en place pour la saison 2008-2009 une rétrospective des films de ces cinéastes, pour Aoyama en liaison avec le Jeu de Paume et le Festival d'Automne de Paris. Ce n'est pas la première fois que le cinéma et le T2G se retrouvent. Ce sont de vieux amis. Rien d'étonnant puisque Bernard Sobel (le créateur du T2G) a longtemps boxé dans les deux catégories (filmant ses spectacles ou créant des œuvres pour la télévision). Plus d'un soir, Sobel est venu au Jean Vigo parler d'un film qui allait être projeté et qu'il avait choisi en marge d'un de ses spectacles. Chaque semaine, Jacques Déniel propose quatre nouveaux films avec un prix des places d'une moyenne de 4 euros : un film pour enfants et scolaires (18 000 entrées chaque année), un film art et essai, un film qu'il qualifie de « pointu » et un film populaire, « populaire, pas populiste » précise-t-il, en mettant les points sur les i : « il y a des films que je refuse ». Cela ne va pas de soi, d'autant que le cinéma fonctionne sur ses recettes (l'apparition du Multiplex de Villeneuve la Garenne a entraîné une petite perte de spectateurs). Le cinéma Jean Vigo porte haut et fort les couleurs du « cinéma indépendant de proximité »

ici et là menacé (comme le Méliès à Montreuil) par les mastodontes des circuits commerciaux. Après la mort de Jean Vigo, les producteurs, craignant que le film ne soit pas assez commercial avaient coupé certaines scènes lors de sa sortie. Aujourd'hui, au cinéma Jean Vigo de Gennevilliers on projette aussi des films qui sont comme entièrement coupés du régime commercial. En cela, Jacques Déniel poursuit le travail des pionniers de la Maison pour tous. D'ailleurs les chèques qu'il signent portent toujours cette belle appellation : « maison pour tous ».

Le caravansérail supérieur de musiques

Ne cherchez pas le bureau du directeur au Conservatoire de musique de Gennevilliers, Bernard Cavanna n'en a pas. Ne cherchez pas non plus son diplôme de « premier prix du Conservatoire National Supérieur de Paris » : comme ses amis Georges Aperghis et Pascal Dusapin, Cavanna est un autodidacte. Ce qui ne l'empêche pas, comme ses compères, d'être un compositeur contemporain apprécié du monde entier. Professeur, pensionnaire à la villa Médicis à Rome, collaborateur d'Antoine Vitez à Chaillot, compositeur de musiques de films et d'opéra un peu partout, il allait à hue et à dia quand il a eu envie de diriger un Conservatoire de musique. Il n'aime pas le mot « conservatoire » qui sent trop le renfermé, or il n'y a pas plus ouvert que cet homme là. Après un galop d'essai à Alfortville, il est arrivé à Gennevilliers il y a vingt ans, il s'est tout de suite senti bien dans cette ville, il n'en a plus bougé, il lui a même écrit un chant d'amour « Gennevilliers symphonie ». Le Conservatoire est une fourmilière de 700 élèves, « des mômes de 8 à 25 ans », 70 profs « zéro absentéisme », trois cycles, 60 concerts par an. Implantation locale rime ici avec fort attrait international. Les « mômes » de l'orchestre du second cycle (il y en a trois) aux trois quart formés d'élèves d'origine africaine, maghrébine et asiatique croisent des élèves venus du Japon, de Corée, de Jordanie ou de Ramallah – « des anciens étudiants sont allés former des professeurs à Ramallah et Tel Aviv » sourit le souriant Cavanna qui résume sa satisfaction : « quand on arrive à faire cela on a gagné notre salaire, car jouer c'est savoir écouter, c'est faire du lien ». Deux quatuors à cordes du Conservatoire ont participé au premier spectacle de Pascal Rambert, ce n'est qu'un début. Car la vie de Cavanna comme celle de Rambert et de tout un chacun est faite de rencontres, donc de croisements. Le rap et le slam des ateliers du Tamanoir (la scène musicale de Gennevilliers) ont croisé plus d'une fois le chemin du Conservatoire. La musique arabo-andalouse y copine avec la klezmer, un film muet de Murnau avec la musique du jeune Alexis Savelief, sorti de Gennevilliers. Hormis la harpe et le piano, tous les instruments sont prêtés, et les élèves paient en fonction du quotient familial, le conservatoire de Gennevilliers, créé en juin 1936, a été pionnier

en la matière. Alors parfois, Bernard Cavanna lâche ses « mômes » et prend le temps de composer des œuvres qui lui ressemblent : par exemple un concerto pour accordéon musette et orchestre.

« Mais, c'est mon projet ! »

Les débats entre Jean Vilar et les stagiaires des CEMEA (Centre d'entraînement des méthodes de l'éducation active) font partie de la légende du Festival d'Avignon. Chaque été les stagiaires se retrouvent dans le Vaucluse mais toute l'année on les croise à Gennevilliers dans des locaux au rez-de-chaussée d'une cité à deux pas du métro. Ils viennent là enrichir leurs connaissances et ouvrir bien des horizons. Celui-ci dirige un centre aéré, celle-là est animatrice dans une maison de retraite, « on essaie de mettre en place des démarches d'accompagnement culturels » expliquent Jean-Pierre Weyland et Marianne Luret. Pascal Rambert, à peine nommé, est venu les voir. « On lui explique que, pour nous, la culture englobe le social et non l'inverse, que la question culturelle est première et que les public – de la petite enfance aux personnes âgées – qui viennent en stage chez nous, sont censés entraîner d'autres publics et donc ouvrir sur une vraie connaissance du monde sensible. Et Pascal Rambert nous dit : mais c'est mon projet ! ».

Et tout s'est mis rapidement en place. En début de saison des stagiaires ont assisté aux répétitions du spectacle de Rachid Ouramdane. Comme des jeunes sportifs participaient au spectacle, ils ont aussi discuté avec eux, puis vu le spectacle et discuté encore. Le spectacle de Pascal Rambert en a choqué certains, et ce choc a été au cœur des discussions. Ils ont été ensuite visiter le théâtre et rencontrer des danseurs du spectacle. Et là les danseurs leur ont proposé de faire l'échauffement avec eux. Tout le monde s'est retrouvé sur le plateau. Et Pascal Rambert en les regardant, de s'exclamer : « c'est formidable, des vrais gens sur une scène, c'est beau ! ». Sabrina Badja travaille dans « une structure pour enfants » à Bobigny et habite Noisy-le-sec « aime bien le théâtre plutôt humoristique, plutôt solo. » Elle séjourne 18 mois au CEMEA pour un stage à raison d'une semaine par mois. Elle a été surprise par le spectacle de Rambert. « Avec le recul, je me dis que cette forme de théâtre inhabituelle, je n'y serais pas allée si on ne m'avait pas incitée à faire le déplacement. Et aujourd'hui cela me donne plutôt l'envie d'en revoir ».

Monsieur Bernard

Il a fondé un théâtre dans cette ville qui n'en avait pas, il a fait d'une ancienne salle des fêtes un bel outil pour les artistes, il y a créé une revue baptisée « théâtre/public », il a aussi été longtemps conseiller municipal de Gennevilliers. On avait envie de marcher avec cet homme là dans les rues de la ville. On s'était donné rendez vous tôt un matin

au métro, à deux pas des locaux du CEMEA au bas d'une cité. Il faisait froid. Il avait plus envie de parler que de marcher, alors on est allés au Cadran, sa tanière, « son » café, on a poussé la porte « Bonjour monsieur Bernard » a dit le patron. « Bonjour monsieur Bernard » dira Rose, la cuisinière un peu plus tard. « Sa » place (un recoin) était prise, on s'est assis ailleurs. Comme toujours Bernard Sobel a parlé de ce qu'il venait de voir ou de lire. Cette fois, un film du japonais Naruze, contemporain d'Ozu. « Avec Hubert Gignoux (un ancien de la décentralisation dramatique qui vient de mourir) on parlait souvent d'Ozu. C'est lui qui m'a dit que Ozu c'est l'infra-ordinaire. Et en marge de ce film, je me suis dit que, dans le fond, le problème essentiel de toute dramaturgie c'est le problème du changement. Car chaque être humain est en perpétuelle révolution. Les poètes sont pertinents, que cela soit ces cinéastes japonais, Gaby ou Lagarce – quand, ce qu'ils traquent, ce sont les interstices de l'être humain. Avant eux Shakespeare, Marlowe, Eschyle avaient inventé des machines à dire, des boîtes à outils. » Bernard Sobel est arrivé à Gennevilliers lorsque Waldeck L'Huillier en était le maire – « le bérêt basque, grand financier, grand seigneur » résume-t-il. C'est avec lui que la « confiance est née ». Elle a perduré avec les maires qui se sont succédés : Lucien Lantermier – « l'ouvrier », Jacques Bruhnes – « l'instituteur qui avait une certaine idée de la culture » et Jacques Bourgoin, « un maire qui est resté prof de maths », jusqu'au départ de Bernard Sobel l'an dernier. Autant de compagnonnages et d'appropriations, sous le sceau de ce que monsieur Bernard appelle une « double maïeutique ». A savoir : « apprendre que le peuple ne veut pas être populaire et que les pratiques artistiques ce n'est pas la culture, apprendre que le théâtre est un lieu d'humiliation et savoir qu'il est étonnant que Gennevilliers ait un théâtre. Car ce qui est difficile, c'est de faire comprendre aux gens qui n'ont pas un rapport quotidien aux pratiques artistiques, que la seule chose vivante que crée l'homme, c'est l'art ».

Le 14 décembre 2007

Vous êtes un jeune de Gennevilliers entre 16 et 25 ans, vous êtes « déscolarisé » comme on dit des cosmonautes qu'ils sont en état d'apesanteur, comme eux vous ne savez plus où est votre centre de gravité, vous allez cul par-dessus tête, vous êtes paumé, à la dérive, même s'il vous arrive parfois de porter beau. Vous vivez dans la rue ou chez vos parents avec lesquels vous vous engueulez (eux-mêmes ne vont pas très bien, sont au chômage), vous êtes tombé dans la dope, l'alcool, vous traficotez, ou vous cherchez du boulot et vous désespérez de ne pas en trouver, il vous arrive de piquer des trucs, vous êtes ce que le regard des autres (qui ne vous regardent pas) appelle un « jeune des banlieues ». Un jour, peut-être parce qu'il fait beau, peut-être parce

qu'on vous l'a conseillé, peut être parce que ce matin vous vous dites pourquoi pas, vous passez la porte de la « Mission locale » (pour l'insertion sociale et professionnelle des jeunes). Vous avez de la chance car la Mission locale de Gennevilliers est « atypique » nous dit Stéphane Chevalier l'un de ses neuf conseillers (et directeur adjoint). Dans le bureau qu'il partage avec lui, Michel Defremont (le directeur) opine. Il y a 400 missions locales en France, certaines sont « mono communales » comme Colombes, Clichy, et Gennevilliers – l'une des plus anciennes ouvertes en 82. 1400 jeunes ont poussé la porte en 2007. Chacun a été reçu par un conseiller qui va le suivre de 18 à 24 mois selon le principe de « la libre adhésion ». Tout tient dans la relation qui se construit autour de différents challenges : formuler un projet professionnel, trouver un logement, une garde d'enfant (fille-mère), etc. La Mission locale s'appuie sur un réseau de partenaires locaux, départementaux, etc. Ses 25 ans d'âge parlent pour elle. Le T2G est, à sa manière, l'un de ces partenaires. Quand John Malpede qui travaille régulièrement à Los Angeles avec des « homeless » (sans abri), a voulu une quarantaine de jeunes de Gennevilliers pour son spectacle « Red Beard, Red Beard », il est venu à la Mission locale. Dans le cadre des actions engagées avec le PLI (plan local d'insertion), des jeunes de la Mission locale ont visité le T2G. Et puis, surtout, il y a eu cette mémorable soirée du 14 décembre 2007. Au départ, une conjonction de deux initiatives. D'une part, un « appel à projet » de la fondation Dexia suite aux événements de novembre 2005 en banlieue. D'autre part, les missions locales qui, parallèlement planchent sur des projets autour d'une « école de la citoyenneté ». À Gennevilliers, deux jeunes, Adil et Laurent, s'y collent sous l'œil de Fouzia Bendelhoum, une des conseillères de la Mission locale. Avec le renfort de trois autres jeunes, ils associent les deux projets et répondent à l'appel de la fondation Dexia. Leur idée, formidable, est de travailler sur les préjugés (donc sur la stigmatisation, l'exclusion, etc.). Ils en listent une vingtaine et les définissent. Pas besoin d'aller chercher bien loin : « Les jeunes : ce sont des délinquants, ils ne veulent rien faire » ; « Les étrangers : on ne les aime pas tellement, ils ne sont pas comme nous, ils prennent le travail aux français », « les chômeurs : ils profitent bien du système, ils travaillent au black » ; « les policiers : que de la répression, ils contrôlent au faciès » ; « les conseillers ANPE : ils ne font rien, ne proposent rien », « les patrons : ils ne veulent pas embaucher, ce sont des racistes, des exploiters ». Et ainsi de suite : femmes voilées, alcooliques, contrôleurs de la RATP, fonctionnaires ... On les citerait tous. Ils ont ensuite l'idée de faire incarner ces préjugés par ceux qui en sont les sujets (un policier va incarner un policier, un chômeur, un chômeur, etc.) et de les confronter aux autres, ceux là même qui contribuent au commerce des préjugés. Le pari est difficile mais il sera tenu. Le tout doit se concrétiser lors d'une soirée

qui, on le devine, s'annonce festive. Sous la forme d'une « bibliothèque idéale » de préjugés que l'on feuille en chair et en os, par petits groupes, autour d'une table et d'un verre, en discutant. « Pascal Rambert était venu nous voir avec Sylvie Goujon. Il nous avait dit vouloir arriver à ce que les jeunes de Gennevilliers poussent la porte du théâtre. Alors, on est allé leur proposer d'organiser la soirée dans leur « lieu de vie », le bar en bas, donnant sur la rue, pour que les gens dehors puissent nous voir » se souvient Fouzia. Un vendredi soir de décembre, ce fut une belle soirée. Des hommes et des femmes, ceints d'une écharpe (comme les maires, les miss) où était inscrit le nom de leur préjugé, assis à une table, ouvraient le « livre » de leur vie et discutaient avec quelques « lecteurs ». La fondation Dexia signa dans l'allégresse un chèque de 6000 euros couronnant ce projet atypique. Parmi les préjugés, figurait : « la culture – le théâtre : ce n'est pas pour tout le monde, c'est pour les riches, les intellectuels, et puis ça coûte cher ». Le « lieu de vie » ouvert à tous et de plain pied avec la rue était là pour contrer cet autre préjugé. Ce vendredi 14 décembre 2007, parmi les 170 personnes présentes à la soirée, il y avait plusieurs jeunes de 16 à 25 de Gennevilliers qui n'avaient jamais imaginé mettre un jour les pieds dans le théâtre.

Conception graphique :
Laurent Fétis
Sarah Martinon
assistés de
Sébastien Bonnet

